

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, N^o 286 — SAMEDI, 26 OCTOBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

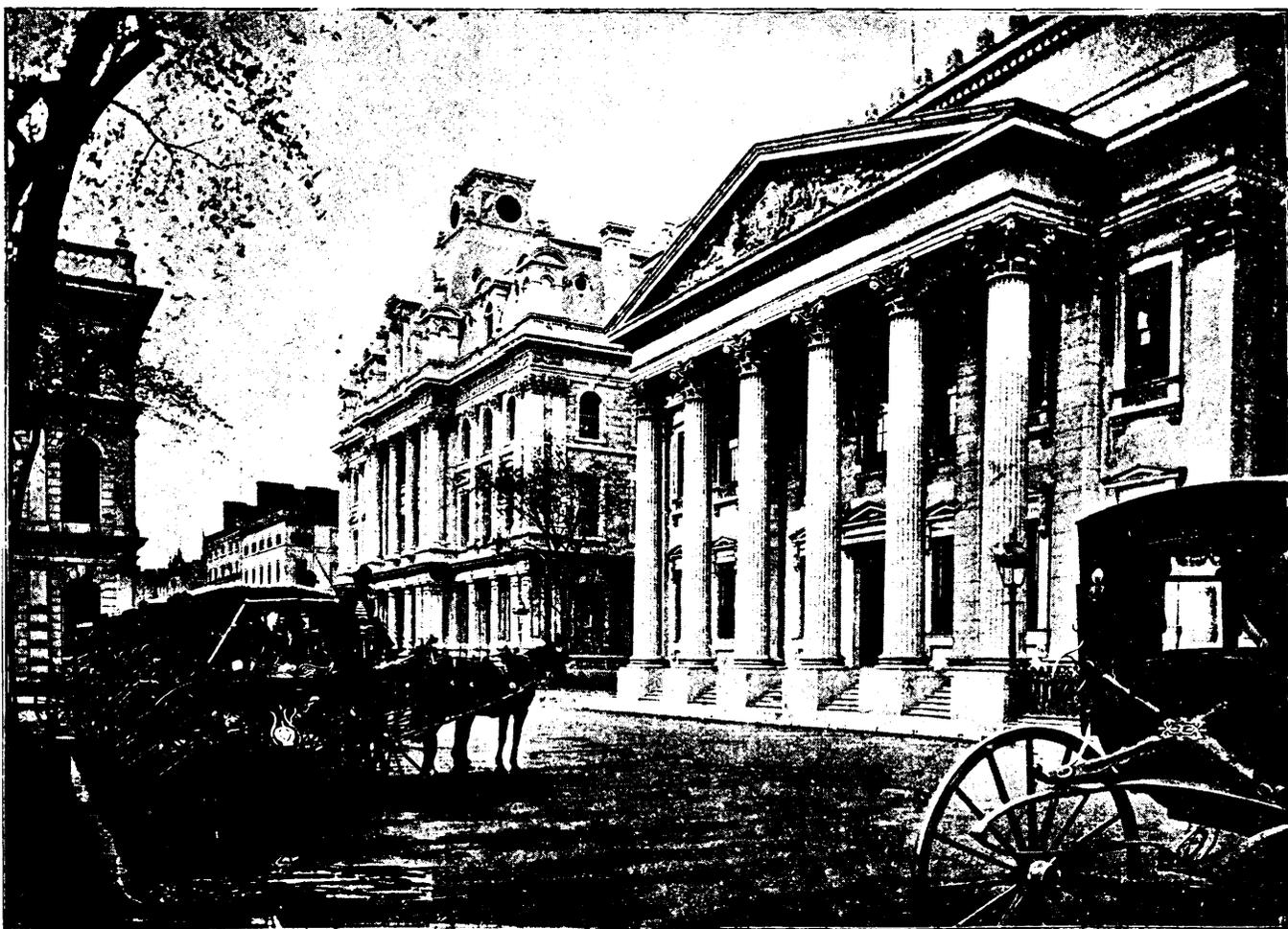
ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LOUIS-AIMÉ GÉLINAS

Photographie Quériv Frères. — Gravure par Armstrong



MONTRÉAL. — LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LE BUREAU DE POSTE

Photographie Parks. — Gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 OCTOBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Après la guerre, par Charles Aneau. — Un hiver au Cambodge (avec gravure). — Etymologies, par Hector Servadec. — Poésie : A seize ans, par Elise. — Revue générale, par G. A. Dumont. — Nos gravures : Feu M. Louis-Aimé Gélinas ; La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Notes historiques. — Primes du mois d'octobre. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Portrait de feu M. Louis-Aimé Gélinas — Montréal : La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Salon de 1889 : Les apprêts du Colin-Maillard. Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * La dernière fois que j'ai visité le pénitencier de Saint-Vincent de Paul, un des gardiens, après m'avoir montré les principaux pensionnaires de ce lieu peu récréatif, et raconté les hauts faits de ces notabilités du crime, ajouta d'un ton sentencieux :

— Ah ! monsieur, s'ils avaient voulu...

— Je comprends... S'ils avaient voulu, ils n'auraient ni assassiné, ni volé, et il est assez probable qu'ils ne seraient pas ici.

— Ce n'est pas seulement ça, monsieur ; mais si vous les connaissiez, si vous les entendiez parler de toutes sortes d'affaires, de politique même, vous diriez comme moi, ils auraient pu être n'importe quoi, marchands, banquiers, députés... un tas de choses enfin...

— Oui, mais ils n'ont pas voulu.

— C'est ça, ils n'ont pas voulu.

Ah ! mon brave gardien que vous êtes naïf de croire que ces gens-là auraient pu devenir tout ce que vous dites. Mais c'est précisément parcequ'ils n'ont pas pu prendre la bonne voie qu'ils sont entrés dans la mauvaise.

C'est parcequ'ils n'ont jamais compris, que mieux valait être honnête homme que bandit, qu'ils sont arrivés à être mis au ban de la société.

Si ces gens là vous paraissent si intelligents, ce n'est que par comparaison ; ce n'est que parce qu'ils sont devenus forçats, que vous remarquez chez eux un certain vernis que vous prenez pour des qualités étonnantes et que vous ne remarquez pas chez les autres, ceux qui se conduisent bien.

Intelligents, non, pas autant que vous le dites et que vous le croyez, mais c'est surtout le sens moral qui est perverti chez eux.

Ce qu'ils n'ont pas voulu, c'est vivre honnêtement, travailler comme tout le monde et se conduire honorablement, voilà ce qu'ils n'ont pas voulu.

Mais de là à avoir pu prendre place dans les rangs des premiers citoyens, se conquérir une belle position dans le monde, j'en doute, et j'aime mieux croire à l'infériorité intellectuelle des forçats plutôt qu'à leur supériorité.

* * S'ils avaient voulu ! quelle gasconade ! et comme elle vient à point pour vous redire la mirolante fantaisie de Nadaud :

SI LA GARONNE AVAIT VOULU !

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Tranchant vallon, plaine et montagne.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante.
Elle aurait coupé la Charente.
Coupé la Loire aux bords fleuris.
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône ;
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth.
Et puis ivre à force de boire.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer ju-qu'en Sibirie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Canada,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaulé.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves ;
Seulement pour faire ses preuves
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tar et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Quitter son pays de Gascogne

Oui, mais la Garonne n'a pas voulu.

* * C'est comme Sullivan... s'il avait voulu faire autre chose que de cultiver le coup de poing !

Mais, je me trompe, il a voulu, il a essayé dernièrement de se lancer dans la vie politique. Des amis lui ont fait comprendre qu'il avait peu de dispositions pour ce genre d'exercice.

Maintenant, John L. est fatigué de l'inaction dans laquelle il croupit depuis trois mois ; il a des fourmis dans les poings, il veut se battre contre n'importe qui, mais il veut se battre quand même, quitte à héberger, nourrir et blanchir celui qui consentira à se faire noircir les yeux par lui.

C'est une idée fixe chez lui.

En temps de guerre je comprendrais cette soif de coups à donner et à recevoir, mais en pleine paix cela est moins explicable.

Pendant la commune, alors qu'on ne parlait que de coups de fusil dans et autour de Paris, la fièvre de bataille hantait bien des cerveaux, et Ludovic Halevy, dans ses *Notes et Souvenirs*, en cite un exemple des plus frappants.

Il se trouvait à Versailles, chez un magistrat de ses amis qui faisait subir un premier interrogatoire aux prisonniers que l'on amenait devant lui :

C'est le tour d'un jeune homme... vingt deux ou vingt-trois ans... on l'interroge :

— Où alliez-vous ?

— A Paris.

— Pour quoi faire ?

— Pour avoir des nouvelles de ma tante... je n'en avais pas depuis le siège...

— Et vous choisissiez le moment où l'on se bat... Dites donc la vérité... Vous alliez à Paris pour vous battre.

— Eh bien ! oui, c'est vrai. C'était mon idée de me battre, d'être de cette affaire là... J'ai voulu m'engager dans la troupe à Versailles... On n'a pas voulu de moi... ou plutôt on m'a dit : " C'est bien, mais on va vous envoyer au dépôt, à Limoges ". C'était pas mon affaire, puisque je vou-

lais me battre... Alors je me suis dit : je vais aller m'engager à Paris... Là on me prendra tout de suite, et je me batterai...

— C'est absurde ce que vous dites là, on ne se bat pas indifféremment d'un côté ou de l'autre. Vous êtes pour ou contre la Commune.

— Moi, je suis pour ou contre rien du tout. Ça n'est bien égal tout ça. J'avais envie de me battre, voilà tout, ça m'ennuyait de végéter dans mon magasin, de ne pas être mêlé à l'histoire de mon pays... Il y a plus de six mois qu'on vit à Versailles au milieu de la guerre et du canon. Ça m'a donné des idées de bataille. Qu'est-ce que vous voulez ? On a la tête un peu à l'envers dans des temps pareils... Je voulais avoir fait quelque chose, avoir quelque chose à raconter plus tard.

On fouille ce jeune homme : on trouve dans une de ses poches un petit calepin.

Le magistrat ouvre le carnet et lit à haute voix :

Les Versaillais ne veulent pas de moi, et moi je veux me battre... Bataille !... Bataille !... Vite le son du canon !... Je pars... je vais me battre pour la Commune, mais si je suis tué je ne veux pas mourir...

— Qu'est-ce que ça veut dire : Si je suis tué je ne veux pas mourir ?

— Je ne sais pas, ça n'a pas de sens, je n'ai pas dû écrire cette phrase là. Je n'écris pas de choses qui n'ont pas de sens... Ah ! je me rappelle... Tournez la page, monsieur le commissaire, tournez la page.

Le commissaire tourne la page et trouve ces deux mots qui achevaient sa pensée : *...sans gloire.*

— Ah ! à la bonne heure, s'écrie le jeune homme... La voilà complète, ma phrase.

Il est évidemment charmé de sa phrase, et il répète avec une intonation dramatique :

— Je ne veux pas mourir sans gloire.

John L. Sullivan ne veut pas non plus mourir sans gloire, et comme il n'y a aux Etat-Unis, ni Commune ni armée de Versailles,—pour le moment, du moins,—et que la politique n'a pas voulu de lui, il en est revenu à ses premières amours, aux coups de poing.

Il rêve bataille, et comme ce pauvre diable dont je vous redisais tout à l'heure l'histoire, *il ne veut pas mourir sans gloire !*

Voilà pourquoi il a lancé un défi à l'univers, et peut être même en d'autres lieux ; rien n'est impossible à ce professeur.

Prions Sa Majesté le Bon Sens,—je ne voudrais pas mettre Dieu dans cette affaire—pour qu'il se fasse casser les reins au plus tôt, afin qu'on n'en parle plus, après quoi on dira de lui aussi : Ah ! s'il avait voulu...

* * Cette griserie qui nous monte à la tête pendant les époques mouvementées existe partout, dans notre Canada paisible et légèrement paralysé, tout comme ailleurs.

Ne voit-on pas, quand arrivent les élections générales, nombre de gens, bâtis pour faire des députés comme moi pour être pape, s'obstiner à vouloir poser leur candidature afin d'être mêlés, eux aussi, à l'histoire de leur pays.

Il y a trois ans, un de mes amis, bon garçon au demeurant, mais qui n'a pas sur lui un pouce carré de l'étoffe qu'il faut pour faire un homme politique, s'était mis en tête de se présenter quand même, quoique aucun parti ne voulut prendre la responsabilité d'une telle aventure.

— Mais, enfin, lui dis-je, quelle raison vous pousse à vouloir faire de la politique alors que vous savez n'avoir aucune chance de succès ? pourquoi vouloir vous présenter ?

— Un tel se présente bien !

— Ce n'est pas une raison. Si un tel fait une sottise il n'est pas nécessaire de l'imiter.

— Moi, j'ai des titres... J'ai été zouave pontifical...

— Vous devenez ébouriffant, mais de ce que vous avez défendu très courageusement, j'aime à le croire, une cause que vous avez épousée avec beaucoup d'énergie, il ne s'en suit pas que vous deviez fatalement être un des soixante-cinq représentants du pays. A votre compte il faudrait même augmenter le nombre des députés pour faire place aux anciens soldats de Charette.

— Tout ce que vous me dites ne me convaincra

jamais que je n'ai pas plus de droits que celui qui se présente.

On eut toutes les peines du monde à le décider à se tenir en repos, mais il fallut, le jour de la nomination, subir de sa part un long discours dans lequel il célébra surtout ses vertus et ses éminentes qualités de guerrier et d'homme d'état. On lui fit un succès d'estime.

* * Les Etats-Unis sont toujours le pays des surprises.

Il y a un an environ, tous les efforts des spéculateurs se sont portés vers une partie de la vallée du Sacramento, et ils réussirent à attirer de ce côté l'attention du public.

Pendant quelques mois, ce fut une fièvre incroyable, des milliers de personnes se portèrent vers ce pays où l'on faisait fortune en huit jours, des villes furent projetées, d'autres sortirent de la plaine déserte, tout alla bien jusqu'au jour où l'on ouvrit les yeux.

A force de faire mousser ce nouveau pays de cocagne, on s'aperçut qu'il n'y avait rien de solide et tout le monde s'en alla.

Aujourd'hui, les soixante villes de cette contrée n'ont en tout qu'une population de 2,351 habitants ; certaines d'entre elles ne contiennent pas un seul habitant, mais la liste suivante est assez significative :

Borden City : Pas un seul habitant.

Chicago Park : Un habitant, le gardien de l'hôtel principal.

Carlton : Pas un habitant.

Manchester : do do

West Glendale : do

Sunser : Un habitant. C'est, comme dans le cas cité plus haut, le gardien d'un grand hôtel qui a coûté fort cher et abandonné aujourd'hui.

Dans ces villes inhabitées, nées d'hier, on ne voit que rues commencées, trottoirs inachevés, égouts à moitié posés, lampes électriques pendantes, échafaudages branlants, etc., etc.

De temps à autre on rencontre aussi dans la plaine des bouts de chemins de fer commencés, des ponts, des viaducs, des remblais qui ne seront jamais finis, et rien n'est plus étrange que de voir ce désert où l'homme a fait un essai de civilisation aussitôt disparu.

* * Vers la fin de la semaine dernière, un mauvais farceur quelconque a fait courir le bruit de la mort de l'honorable M. G. Duhamel qui, Dieu merci, se porte à merveille.

La nouvelle colportée à la hâte fit naître un concert de louanges à l'adresse du pseudo défunt et chacun, ses adversaires mêmes, se faisait un devoir de rendre hommages aux qualités éminentes de cet homme de talent, frappé dans toute la force de l'âge, qui avait rendu tant de services, qui était... qui devait... etc, etc.

Bref une oraison funèbre à faire envie...

Quelques heures plus tard on apprend que le ministre est en très bonne santé.

—Ah !... il est en très... mais alors il n'est pas...

oh !... oh alors...

Alors ?

Un peu plus je crois que quelques-uns auraient ajouté :

—Mais, alors, je retire tout ce que j'ai dit de bien de lui...

Old, old story !

Leon Tiden

Les livres sont le contraire des canons ; moins ils sont longs et lourds, plus ils ont de portée.—G.-M. VALTOUR.

Ne pas avoir été républicain à vingt ans, c'est faire douter de son cœur ; continuer à l'être passé trente, c'est faire douter de son intelligence.—A. BATBIB.

Le pédant est celui qui, au tiers ou au quart de la route, se déclare arrivé au bout du voyage et est arrivé, en effet, au bout de son mérite.—A. GAU-DIER.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

« Cette galerie-passage n'est pas moins remarquable par les richesses qu'elle renferme : une œuvre gothique d'orfèvrerie ; le pavillon de la porcelaine d'Haviland ; un carré consacré aux bronzes du fondeur bien connu Thiédaut ; kiosque de la soierie lyonnaise ; plus loin un véritable monument de cuivre, formé de hauts tuyaux et d'hémisphères de cuivre rouge et terminé par un soleil à rayons de cuivre jaune. Enfin, une statue très élancée de l'Archange Michel, en bronze.

La largeur de cette galerie est de 100 pieds,—la longueur : de 570. pieds,—la hauteur : de 100 pieds.

Lorsqu'on poursuit son chemin dans la galerie médiane des Industries diverses, on arrive, avouons dit, au Palais des Machines, mais c'est en passant par un nouveau vestibule, moins important, moins élevé que celui du Dôme, mais brillamment orné, lui aussi, de panneaux en relief et de grandes peintures.

Ce vestibule est ouvert par une calotte vitrée, à peine bombée, presque plate : les vitraux de ce plafond nous montrent, avec des couleurs de lanterne magique, différents emblèmes légers d'agriculture, pendus en grappes : des branches de cerisier, des tiges de blé, des pampres, etc. Quatre arceaux, disposés en carré, supportent cette voûte circulaire. Aux angles laissés par la courbe des arceaux, se voient quatre peintures allégoriques : chacune composée d'un personnage aérien, escorté de deux amours ; l'un de ces personnages qui planent dans les airs est un forgeron qu'on est un peu étonné de trouver si haut, voltigeant avec tant de légèreté, tandis qu'il est prêt à frapper de son énorme marteau sur une enclume tenue par un des amours ; le pauvre enfant va recevoir là une terrible secousse ! Mais le génie a des ailes et des grâces d'état, et la métallurgie d'ailleurs a fait tant de progrès qu'elle peut bien s'élever ainsi dans les nues Vulcain remontant aux cieux ! Pourquoi pas ? Cette allusion à la tour Eiffel me paraît, au contraire, des plus heureuses.

Sous la voûte, on remarquera une grande fontaine en fonte, d'où s'élancent deux énormes chevaux marins : elle est sortie des ateliers de MM. Gaget, Gauthier et Cie. L'utilité de ce vestibule,—car il n'est pas seulement pour le plaisir des yeux, il sert à quelque chose,—est de contenir deux escaliers pour arriver à la tribune des Machines ; mais l'inconvénient de cette combinaison (toute chose a un inconvénient) est de faire passer les visiteurs qui veulent rester au rez-de-chaussée, pardessus une très vaste soupente, ce qui leur fait une entrée un peu basse et un peu sombre. Par contre (toute chose a un avantage), l'immensité de la grande nef dans laquelle ils vont pénétrer leur est un instant dissimulée et ils auront la surprise de la voir tout à coup se déployer devant eux en pleine lumière avec la féerie de ses colossales proportions ».

Telle est la description que donne un témoin oculaire du grand Dôme central et du vestibule du Palais des Machines auquel nous pouvons maintenant rendre visite.

Nous y voilà donc enfin arrivés à ce fameux Palais des Machines, dont la renommée est maintenant répandue dans le monde tout entier ! Je me souviens que l'année dernière, presque à pareille époque, je livrais à votre admiration, amis lecteurs, la construction de la tour Eiffel. Je suis heureux aujourd'hui d'être appelé à faire passer devant vos yeux la description de cette autre merveille du Champ-de-Mars, qu'on appelle le Palais des Machines.

Quand on visite l'Exposition et qu'on aperçoit d'abord la tour de mille pieds, on reste tout saisi d'étonnement et de stupeur : il semble qu'on ait là, devant les yeux, le dernier mot de la science de l'ingénieur, et que rien au monde après ce spectacle ne pourrait mieux nous en faire sentir la manifestation.

Et pourtant quand on pénètre ensuite dans le Palais des Machines, on s'aperçoit que ce dernier mot n'a pas encore été dit, et qu'au siècle où nous sommes, il ne faut plus s'étonner de rien.

Figurez-vous, si vous le pouvez, une salle gigan-

tesque à la perspective infinie, une sorte de cathédrale fantastique, n'ayant qu'une seule nef, une seule voûte ; figurez-vous maintenant que cette nef ait une longueur de *près de deux mille pieds !* pensez en même temps que sa largeur atteint *quatre cents pieds !*

Imaginez-vous que cette voûte aux proportions invraisemblables soit d'un seul jet, c'est à-dire ne soit soutenue à l'intérieur par aucune colonne, par aucun support, par aucune de ces barres de fer enchevêtrées, qu'on voit ordinairement dans les constructions de ce genre, mais qu'elle s'élève hardiment dans l'espace et se soutienne d'elle-même et sans effort à plus de *cent cinquante pieds* au-dessus du sol : alors seulement vous aurez eu une petite idée de ce qu'est ce Palais des Machines.

Telles sont en effet les proportions énormes de cette construction, la plus vaste que les hommes aient jamais construites depuis le commencement du monde.

En effet, le Palais des Machines, couvre une superficie de *près d'un million de pieds carrés*, c'est à-dire que le Champ-de-Mars de Montréal, depuis la rue Gosford jusqu'à la rue St-Gabriel, et depuis les constructions de l'Hôtel-de-Ville et de la Cour jusqu'à la rue Craig, tiendrait plus de *quatre fois* dans cette salle formidable ! On a calculé que *vingt cent mille personnes* peuvent y tenir, et qu'une armée de 30,000 hommes et 12,000 chevaux pourraient y camper à l'aise. Et ici je vous prierai de remarquer que jusqu'alors le plus vaste édifice du monde qui était St-Pierre de Rome, ne contient que 60,000 personnes.

Quelle grandeur ! Quand on pense que la grande pyramide d'Egypte ne remplirait pas la moitié du terrain recouvert par cette gigantesque toiture vitrée, et que le Colysée, le fameux cirque d'Olympie, le Parthénon d'Athènes, le temple de Karnak à Thèbes, pourraient se promener à l'aise dans cet immense édifice auprès duquel ils ne sont plus que des jouets d'enfant.

P. Bonnier

APRÈS LA GUERRE

Lorsque la paix eut été signée entre l'Angleterre et les Etats-Unis, après la guerre de 1812, plusieurs Canadiens éprouvèrent le désir de chanter en vers les exploits qu'ils venaient d'accomplir. L'un d'eux publia une chanson, sur l'air de *Dieu protège le roi*, dans laquelle je lis le couplet suivant :

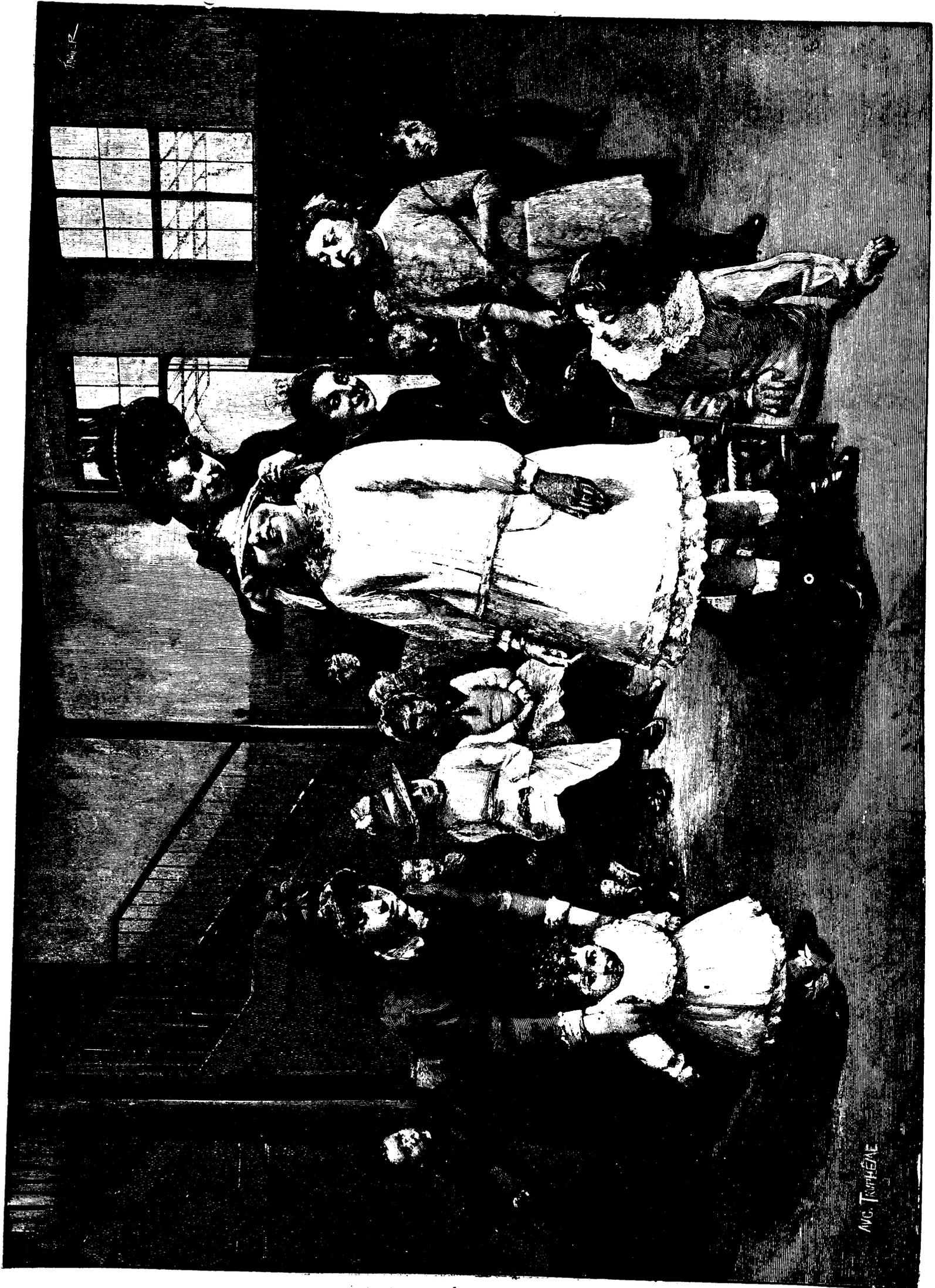
Tout a fort bien été,
Tout s'est bien présenté
Pour sabrer l'ennemi.
Ça m'a remis !
On a des miliciens,
Bientôt bons tacticiens ;
Et tout ça bien conduit
Fera du bruit !

Ce n'est pas riche du tout, mais c'est amusant. Quelques années plus tard, la politique d'un certain groupe d'Anglais consistait à écraser les Canadiens ; il y avait même des Canadiens, surnommés les Chouaguens, qui se joignaient à nos adversaires. M. Neilson, ami des Canadiens, ouvrait les colonnes de la *Gazette de Québec* à nos défenseurs. L'un de ceux-ci s'exprime curieusement, en vers, dans un numéro de ce journal du mois de février 1820 :

J'entends quelquefois des faquins
Qui méprisent les Canadiens,
Mais ce sont des vipères ;
Quand il a fallu batailler
Ils n'ont cherché qu'à reculer :
Demi-tour en arrière !
Et tous ces braves citadins,
Sont fanfarons et propr' à rien.
Bon, bon, bon !
Le bruit du canon
Leur vaut un clistere !

Les vieilles gazettes sont toujours intéressantes. Imaginons-nous la surprise d'un lecteur qui tombera, en l'année 1960, sur LE MONDE ILLUSTRÉ d'aujourd'hui ! Je ne sais s'il s'amusera à nos dépens, mais, d'avance, je le salue bien cordialement et lui souhaite longue vie et prospérité.

CHARLES AMEAU.



SALON DE 1889 : LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD. - TABLEAU DE M. TRUPIÈRE

AUG. TROPHÉE

FF
 =
 M
 P
 vin
 ma
 S
 bla
 lui
 C

suis
 mour
 Le
 eut v
 —
 là-de
 —
 doule
 elles
 j'end
 —
 pren
 Il
 à par
 En
 vait s
 mand
 —
 —
 No

UN HIVER AU CAMBODGE

M. Edgar Boulanger, ingénieur des ponts et chaussées, a publié, il y a quelque temps sous le titre *Un hiver au Cambodge* une relation des plus intéressantes du voyage de mission qu'il a accompli en 1880-1881. L'ouvrage est émaillé d'anecdotes piquantes, dites avec une verbe et un entrain des plus brillants. En voici un extrait curieux : le récit émouvant d'une chasse à l'éléphant qui donnera une idée de l'intérêt qu'offre la lecture de ce bel ouvrage.

Il faut être assez exercé pour reconnaître le passage d'un éléphant. Les herbes n'avaient disparu que sur la largeur d'un petit sentier, et ce sentier semblait être aussi bien battu que si tout un village l'eût foulé pendant dix ans. C'est là que la troupe avait passé en file indienne. De loin en loin une masse de fiente, comparable aux tas de boue que les cantonniers ramassent sur les routes ; ou bien une grosse branche d'arbre, qu'un de ces monstres avait arrachée avec sa trompe et écrasée sous les marteaux-pilons qui lui servent de pieds.

« Les éléphants ne sont pas loin dit Hunter. Ils doivent dormir maintenant, puisqu'ils ont voyagé de nuit, selon leur habitude. Je vais entrer dans cette forêt de sapins en suivant la piste. De votre côté, allez fouiller les bois qui couvrent la montagne. Nous nous retrouverons avant midi. »

Il fut convenu que je tirerais une salve pour ordonner le ralliement vers dix heures, quand le déjeuner serait prêt. Puis Hunter ajouta :

« Deux chasseurs kouys veulent me suivre. C'est sans doute l'ivoire qui les tente. Seulement ils n'ont que deux vieux fusils à pierre qui partent une fois par semaine. Regardez-les : le canon et la crosse tiennent ensemble par la grâce de ces deux ficelles. Si vous pouvez me donner Nam avec un chassepot ? »

—Oui, capitaine, fit le petit Annamite qui écoutait, n'a pas peur. Moi, connais beaucoup l'éléphant de Cochinchine, et puis bien tirer. »

L'escorte ayant été partagée en deux brigades, tout le monde prit le thé (la provision de café étant épuisée) et on se sépara vers sept heures du matin.

Dix heures étaient arrivées ; j'avais battu inutilement deux kilomètres de bois, jusqu'au haut de la montagne, où, par compensation, le magnifique panorama d'une nuée de forêts s'était offert à mes yeux. Nous étions redescendus. Le petit Sao avait installé la marmite sur une belle table de grès qui se détachait en surplomb du flanc de la colline, et le riz allait être cuit. Je me disposais donc à lancer du côté de mes enrégés chasseurs le signal d'appel, quand quatre détonations retentirent coup sur coup, et parmi elles je reconnus la grosse voix du fusil à balle conique, de 550 grammes.

« Il faut aller voir, dis-je à Sao. Viens ! »

Trois Cambodgiens furent déposés à la garde de la marmite, et nous marchâmes au canon avec une demi-douzaine de Kouys.

Nous allâmes longtemps dans la forêt ; longtemps, c'est-à-dire vingt minutes, mais les minutes me semblaient des heures. Les Kouys appelaient de toute la force de leurs poumons en poussant le cri guttural très prolongé, qui se retrouve chez beaucoup de peuplades sauvages ! Ouh ! Ouh ! Aucune réponse ne nous arrivait.

« Donne-moi mon revolver, dis-je à Sao. Nous verrons bien ! »

Je tirai les six coups en l'air. Quelques secondes après, six détonations répondaient.

Nous fîmes halte. Après deux minutes d'attente, je lâchai trois nouveaux coups. Pareille réponse ne se fit pas attendre, mais plus rapprochée que la première.

Bref, nous vîmes bientôt arriver Hunter. Il était seul ; il ne marchait pas, il galopait. Plus de chapeau, point de fusil, point de couteau de chasse. Il se laissa tomber à terre complètement anéanti.

« Qu'avez-vous ? lui criai-je. Vous êtes blessé ? »

—Non, fit-il, tout essoufflé par sa course.

—Et Nam ?

—Non plus.

—Et vos Kouys ?

—Les Kouys ?

Nous parlions en français ; les Kouys présents à cette scène ne comprenaient pas.

« Il faut renvoyer ces gens-là, continua Hunter sans répondre à ma dernière question. S'ils apprennent la chose, ils peuvent nous faire un mau-

Il était mort. A vingt pas plus loin, Nam était en train de remuer la terre et de débroussailler avec le couteau d'Hunter.

Celui-ci me prit par le bras, me conduisit derrière un grand arbre, souleva de terre une branche touffue qui semblait là par hasard, et me dit simplement :

« Voilà. »

C'étaient les Kouys. Ils étaient morts.

Mais quelle mort ! Les têtes avaient été arrachées du tronc.

« Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta Hunter. Le mâle peut nous surprendre. Sao, va aider Nam avec ton sabre baïonnette. »

Il laissa retomber la branche touffue sur les cadavres mutilés. Puis il s'approcha de l'éléphant ; je le suivis. Il regarda attentivement ses blessures ; puis, revenant aux matas :

« C'est assez. Portez la terre là, et vous remettez la branche. Faites vite et partons ! »

Il reprit son fusil double rayé sans oublier d'y glisser deux cartouches ; Nam se chargea du fusil monstre, et nous quittâmes à pas rapides ce lieu lugubre.

Une demi heure après, nous étions au campement.

« Vous avez, me dit Hunter, tout le minerai que les voitures peuvent contenir. D'autre part, vos provisions sont épuisées ; nous sommes pris au dépourvu. Il faut regagner Compong-Thom au plus vite.

—Mais les Kouys que vous avez congédiés tout à l'heure, où sont ils ? »

—Les Kouys ? Je les ai envoyés à une journée d'ici pour ramasser des cailloux. Ils pourront nous y attendre longtemps.

—Mais c'est impossible !

—Impossible ? Vous ne connaissez pas ces gens-là, ni moi non plus. Si vous tenez à votre peau, croyez moi bien, il faut filer. Ce n'est pas de ma faute s'il y en a deux de morts ; mais le moyen, s'il vous plaît, de faire entendre raison à ceux qui restent ? Voici ce qui est arrivé : ces malheureux qui allaient en éclaireurs, ont surpris l'éléphant pendant son sommeil. Au lieu de me prévenir, comme je l'avais ordonné, ils ont voulu le tuer eux-mêmes, à la mode cambodgienne, sans doute dans la crainte que nous ne prissions les dépouilles. Jugez un peu ! une femelle ! pas d'ivoire ; bref, l'un d'eux s'est approché sans bruit de l'arbre contre lequel la bête dormait appuyée, et à bout portant, lui a lâché son coup de fusil dans l'oreille. Le fusil a raté. L'éléphant, réveillé en sursaut les a char-

gés, et de deux coups de troupe les a décapités en moins de temps que je n'en mets à vous le dire. Heureusement encore le monstre en fureur était tellement occupé à piétiner sur les têtes qu'il ne nous a pas aperçus, Nam et moi, et qu'il a continué son chemin sans méfiance ; c'est alors que nous l'avons tué. Mais je vous jure que je suis bien guéri de la chasse à l'éléphant.

—Ainsi soit-il, lui répondis-je ; mieux vaut tard que jamais, et replions-nous en bonne ordre, puisque vous croyez prudent de le faire.

A citer encore le passage suivant qui donne une idée de ce qu'est la piraterie chinoise dans l'Indo-Chine méridionale.

Chez tous les peuples civilisés on se débarrasse des incendiaires et on fait bien. Mais, si je n'ai pas l'intention de m'apitoyer sur leur sort, je dois vous dire qu'au Cambodge on ne met pas le feu



Une chasse à l'éléphant.—Gravure tirée de : *Un hiver au Cambodge*.

vais parti. Songez qu'en marchant jour et nuit, il nous faudra trois semaines pour rentrer au Cambodge.

—Mais enfin, qu'y a-t-il ?

—Vous saurez cela bientôt. Donnez leur à chacun une piastre ; je vais leur dire ce qu'il faut. »

L'exaltation d'Hunter était telle que je n'insistai pas. Il fit son discours et aussitôt les six sauvages rebroussèrent chemin vers la montagne.

« Il faut aller chercher Nam à présent, dit Hunter. Je l'ai laissé à dessein. Marchons vite. »

Un quart d'heure après, nous arrivâmes sans avoir échangé une parole, dans une partie de la forêt plantée de saos gigantesques. La brousse était moins épaisse. Une sorte de clarière.

—C'est là, fit-il.

Je regardai. Un éléphant femelle était étendu sur le sol. Il avait reçu quatre balles dans la tête.

pour voler, en général, (qu'y aurait-il à prendre, bon Dieu !) mais bien pour écouler sa marchandise. Je m'explique. Tous les ans, vers le mois de novembre, d'énormes trains de bambous qui se sont formés dans le Grand-Lac, descendent le fleuve et arrivent à Pnom-Penh. Les bambous sont les matériaux de première nécessité pour construire une maison ; mais vous comprenez bien que s'il n'éclatait pas quelques petits incendies—comme par hasard—les marchands de bois ne feraient pas leurs affaires. Comme ce sont des malins, ils lâchent en l'air pendant la nuit des flèches enduites de résine enflammée, ou bien ils lâchent des oiseaux pétreoleurs qui vont se poser sur le toit des paillettes, et, en quelques minutes, des centaines de cases flambent de tous les côtés.

Quand les bambous arrivent à Pnom-Penh, les habitants savent bien ce qui les attend, et ils font le guet ; mais à quoi bon ? La paille séchée par le soleil prend feu comme de l'amadou. Et tout le monde connaît bien les coupables, qui restent impunis : ils sont riches.

L'assassinat est un crime assez rare au Cambodge. Pourquoi les prolétaires iraient-ils se tuer entre eux ? Ils ne possèdent rien ou presque rien. Il n'y a pas de quoi être jaloux les uns des autres au point de s'ôter la vie. S'il y a des assassins, c'est que leur bras est armé par un homme assez puissant pour se mettre au-dessus des lois.

La piraterie au contraire, est une des plaies de l'Indo-Chine ; elle se pratique dans le Grand-Fleuve et ses nombreux affluents, mais particulièrement dans le Grand Lac. Les pirates les plus dangereux sont les Annamites et les Chinois. Ce sont des gens très audacieux, parfaitement armés qui s'approchent doucement, pendant les nuits obscures, du bateau où vous dormez d'un paisible sommeil et vous poignent.

On n'a pas oublié à Saïgon un drame de piraterie qui date de quelques années déjà ; c'était sous le commandement de l'amiral Duperré. Une chaloupe à vapeur, louée par un négociant saïgonnais, transportait vingt-mille dollars à Pnom-Penh. Quelques pirates chinois apprennent la chose et trouvent moyen de s'engager dans l'équipage. On part et on arrive de nuit par le travers de Mytho. C'est alors que les pirates commencent leur œuvre d'égorgeement et jettent tout le monde à l'eau.

Le ciel permit que, parmi les victimes, il s'en trouvât deux qui ne furent que blessées et qui purent gagner la rive du fleuve à la nage. L'inspecteur des affaires indigènes, immédiatement prévenu, télégraphia dans tous les postes de l'intérieur. Mais les Chinois avaient tout prévu. Leur massacre consommé, au lieu de continuer leur route vers Pnom-Penh, ils virèrent de bord et descendirent le Mékong pour se rapprocher de la mer et attendre l'occasion de gagner la Chine.

Chemin faisant, ils rencontrent une grande jonque annamite, l'accostent, tuent l'équipage, s'y installent avec les dollars et coulent la chaloupe à vapeur. Vous comprenez si les recherches furent dépitées. Descendus à Soc-Trang, non loin de l'embouchure, ils se livrèrent, pour leur malheur, à des dépenses exagérées qui attirèrent l'attention. On les arrêta. Inutile d'ajouter qu'ils eurent la tête tranchée, malgré les menaces de soulèvement des cent mille Chinois de Cholen. C'est même sur le pont de Cholen que l'exécution eut lieu : On avait amené du canon.

ÉTYMOLOGIES

RHODE-ISLAND

Le Rhode-Island doit son nom à l'île de Rhodes, dans la baie de Narragansett, dont le sol et la salubrité lui ont mérité le nom de la plus belle île de la Méditerranée.

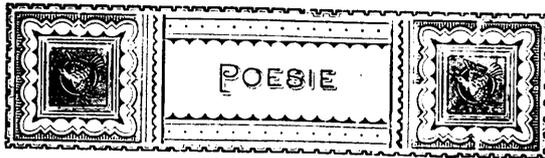
NEW-YORK

New-York, en l'honneur de Jacques, duc d'York, frère de Charles II, roi d'Angleterre.

NEW-JERSEY

En souvenir de l'île de Jersey, où était la famille de sir Georges Carternt, un des premiers propriétaires du New-Jersey.

H. SERVADEC.



A SEIZE ANS

A seize ans toute aurore est rose
Le jour est beau, le soir serein.
Au fond du cœur la paix repose
L'on peut sourire au lendemain.

Oui, seize ans, c'est le plus bel âge
L'on voit alors le rêve vermeil :
On ne voit qu'un ciel sans nuage.
Que les purs rayons du soleil.

A seize ans, les vertus de l'âme
Se reflètent sur un front pur
Comme une étoile dont la flamme
Scintille sous un ciel d'azur !

ELISA.

REVUE GENERALE

Le Congrès de Washington. — M. J. G. Blaine élu président. — Admission de quatre nouveaux Etats dans l'Union Américaine — Les armes à répétition découvertes en 1640.

* * Le 2 de ce mois s'est ouvert, à Washington, le Congrès des représentants des différents pays de l'Amérique. A la première réunion, M. John-B. Henderson, délégué américain, a été nommé président *pro-tem* ; plus tard, M. J. G. Blaine fut élu président.

L'assemblée eut lieu dans le département du secrétaire d'Etat. A la clôture de la séance, les délégués se rendirent à la Maison-Blanche, où ils furent présentés au Président par M. Blaine.

Le Congrès est actuellement en session. Comme rien n'a encore transpiré, nous ne pouvons rien dire sur les travaux qu'il ont pu se faire.

Dans ce Congrès, où toutes les nations de l'Amérique sont représentées, il est à espérer que M. Blaine, ce brouillon poétique qui rêve de devenir un Bismarck américain, y puisera des idées plus saines sur la politique étrangère. Connaissant mieux ses voisins, il les appréciera davantage et il ne leur soulèvera pas des obstacles pour des choses futiles, comme il l'a fait dans le passé.

Il est à regretter que le Canada, dont le territoire couvre une grande partie de l'Amérique, ne soit pas représenté dans ce Congrès. Il n'a pas été invité, et pour cause : c'est une colonie. Comme tel, il n'a pas sa place, malgré sa population de cinq millions, dans une assemblée où l'on voit des représentants de pays qui n'ont pas cinq cents mille habitants. Il en sera ainsi tant que les Canadiens ne seront pas assez énergiques pour faire de leur patrie un pays libre et indépendant.

* * Quatre nouveaux Etats ont été ajoutés à l'Union américaine, le 2 octobre courant. Autrefois simples territoires, ils sont placés maintenant au même rang des autres Etats de la grande République. Ils ont nom : Dakota du Sud, Dakota du Nord, Montana et Washington.

Le même jour de leur admission au rang d'Etat, ils ont voté sur leur nouvelle constitution, afin de nommer leurs sénateurs et leurs représentants législatifs.

Les républicains ont été victorieux dans le Dakota du Sud, mais ils ont été battus par les démocrates dans le Montana. Le résultat dans les deux autres Etats est incertain.

* * *Nil novi sub sole !* Rien de nouveau sous le soleil. C'est bien le cas, et en voici une nouvelle preuve. On pensait que les armes à répétition étaient de découverte moderne. Pourtant, ce n'est pas le cas.

La Revue du Cercle Militaire a publié dans un de ses derniers numéros un document, déchiffré par un de ses rédacteurs, qui fait voir que les armes à répétition furent découvertes dès 1640, et par un Allemand naturalisé Français du nom de Calthoff. Le document en question est conservé dans les archives du dépôt de la guerre. Le voici dans toute son originalité :

“ LOUIS, à nos amez et féaux les gens tenant nos cours et parlemens, baillifs, sénéchaux, prévosts, et nos lieutenans et autres, nos justiciers et officiers qu'il appartient, Salut.

“ Guillaume Calthoff, armurier, natif de Solinde (Solin-gen), au pays de Bergue, en Allemagne, s'estant retiré depuis longtemps en notre royaume, à dessein de nous y servir pendant sa vie en sa profession, nous luy avons accordé nos lettres de naturalité pour y pouvoir vivre en sécurité et finir ses jours parmi nos naturels sujets ; et, nous ayant fait voir par diverses expériences qu'il s'est acquis en son art et qu'il scait plusieurs secrets dont l'effect peut apporter beaucoup d'utilité au public et à mon service, et entre autres qu'il faict des mousquets, arquebuses et pistoletz qui tirent jusques à huit ou dix coups d'une seule charge, sans qu'ils soient plus pesans n'y plus longs ou moins commodes que ceux dont on a accoustumé de se servir ordinairement, en sorte que l'usage de ces armes pourroit contnuir divers avantages dans nos armées et dans nos places fortes, nous estimons juste ou de le payer et le... , parce que nous avons résolu de luy donner de ses... , d'empescher que ceste invention venant à estre connue, on ne puisse l'imier • conséquemment luy oster le fruit d'un travail de plu-

sieurs années, et qu'il semble que Dieu ayt voulu récompenser par la cognoissance d'un si excellent service, et nous ayant très humblement supplié de luy accorder nos lettres patentes nécessaires ;

“ A ces causes et autres bonnes considérations à ce nous mouvans, nous avons au dit Calthoff permis, accordé et octroyé, permettons, accordons et octroyons par ces présentes signées de notre main, voutlons luy... qu'il puisse luy estre loisible de fabriquer et faire fabriquer par tout nostre royaume, pays, terres et seigneuries de nostre obéissance et par telles personnes que bon luy semblera, les pistoletz, mousquetz et arquebuses et autres armes à feu tirant plusieurs coups d'une seule charge, et de les débiter et vendre à des prix raisonnables que bon luy semblera.

“ Faisons très expressément inhibitions et défenses à tous ouvriers et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soyent d'en fabriquer ou faire fabriquer... ny imiter la dite... d'armes à feu tirant plusieurs coups d'une mesme charge, pendant le temps de trente ans, sans la permission par écrit du dit Calthoff, sous peine de confiscation des dites armes et de trois mil livres d'amende et au dessus pour dommages et intérêts, à la charge toutefois que le dit Calthoff ou ses associez ne pourront vendre aucune des dites armes aux estrangers ny les faire passer hors de nostre royaume sans nostre expresse permission.

“ Nous mandons et enjoignons que du contenu en ces présentes vous ayez à faire jouir et user le dit Calthoff pleinement et paisiblement, sans luy faire ny permettre qu'il luy soit fait ou donné aucun trouble ny empeschement, au contraire, nous voutlons qu'aux coppies d'icelles dument collationnées par l'un de nos conseillers secrétaires, foy soit adjoutée à l'original, car tel est nostre plaisir.

“ Donné à Saint-Germain-en-Laye, le XIe jour de février de l'an de grâce 1640.”

G. G. G. G.

NOS GRAVURES

M. LOUIS-AIMÉ GÉLINAS

M. Gélinas, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est mort le 9 septembre dernier, à Beauharnois. Il était fils de M. Raphaël Gélinas et de dame Caroline Gélinas, et était né à Yamachiche, le 17 avril 1851.

Après ses études faites au collège de Montréal, il entra dans les ordres, pour se faire prêtre, mais il abandonna bientôt ses études théologiques pour entrer au bureau de MM. Trudel et Taillon, afin d'y étudier le droit. Une fois admis au barreau, il pratiqua pendant quelque temps sa profession, et en 1872 il entra à la *Minerve*.

En 1874, l'hon. M. Cauchon ayant été nommé gouverneur du Manitoba, choisit M. Gélinas comme son secrétaire privé. Mais il demeura peu de temps à Winnipeg et il revint à Montréal où il se mit d'abord à collaborer à l'*Opinion Publique*.

Pendant ce temps, il avait occupé une charge de traducteur à la Chambre des Communes, tout en rédigeant également le *Canada*.

Mais comme ce journalisme à l'eau de rose ne lui allait guère, il abandonna Ottawa en 1880 pour revenir prendre la direction politique de la *Minerve*.

C'est le temps de dire ici que le vaillant journaliste, dont nous déplorons la fin prématurée, partageait le sort de la plupart de ses confrères. Pauvre, il avait dû vivre de son travail de chaque jour ; mais telle était sa règle de conduite que, tout en faisant honneur à sa position sociale, tout en contribuant largement à des œuvres familiales trop intimes pour être révélées au public, avait économisé quelques milliers de piastres, tout son avoir.

Il faudrait violer l'impersonnalité du journalisme tel qu'il se pratique d'habitude en notre pays, pour faire comprendre au public en général l'incessant travail de notre regretté confrère. Mais ceux là qui lisent la *Minerve* assidûment ont dû reconnaître l'homme à sa phrase précipitée, à l'ironie mordante, peut être même à la dissertation, rappelant la casuistique des cours de théologie.

Mais c'est dans la question d'histoire que M. Gélinas réussissait le plus sûrement à commander l'admiration de ses lecteurs, sans même en excepter ses adversaires. La mémoire de Bienvenu, qu'on disait prodigieuse, et qui l'était bien aussi, ne portait que sur l'histoire contemporaine du Canada ; celle de Gélinas portait sur l'entier domaine de ses lectures, variées autant qu'approfondies.

Voilà bientôt quatre ans que M. Gélinas ressen-

tit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, après avoir emporté son père précisément à l'âge de trente-huit ans. Il venait d'épouser Mlle Rodier, fille de notre distingué concitoyen et représentant de la division des Mille-Isle au Sénat. C'est au moment où l'avenir lui apparaissait sous les plus brillantes couleurs que la mort fit saigner pour la première fois ses poumons. A côté du spectacle navrant Dieu mit le spectacle attendrissant : celui d'une femme aimante, ange de dévouement qui, pendant quatre ans, défendit son époux contre la mort avec toutes les ressources d'un esprit des plus cultivés. Elle l'avait suivi ou plutôt conduit en Floride et dans le midi de la France avec l'espoir de le ramener à la santé. Rien n'y fit et la mort l'emporta.

Les restes mortel du regretté défunt ont été inhumés dans le cimetière de la Côte-des-Neiges.

LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LE BUREAU DE POSTE

Nous donnons aujourd'hui une vue de la Banque de Montréal et du Bureau de Poste. Ces édifices sont très remarquables tant par leur aspect monumental que par leur exécution soignée. Ils forment deux des plus beaux monuments publics que possède notre ville.

La Banque, d'un style grec très pur, offre un portique de toute beauté avec sa colonnade gracieuse et son fronton majestueux ; elle forme un très beau vis-à-vis à l'église Notre-Dame, qu'on n'aperçoit pas sur notre gravure, du reste, et elle se trouve bien placée à côté du Bureau de Poste, puisque ce sont les administrations financières et postales qui font la richesse d'un pays.

L'hôtel des Postes, d'un style cosmopolite plus moderne, a été construit en 1876 et a coûté plus de \$400,000.

LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD

"Serrez-bien, car j'y vois... ; serrez, j'y vois encore..." disait la taupe aux lapins que le bon Florian fait jouer au colin-maillard. C'est généralement ce que disent tous les enfants qui s'ébattent dans ces divertissements de leur âge, mais tous ne font pas comme la taupe qui n'obéissait qu'à un mouvement d'amour-propre ; le plus grand nombre est rusé et, quand ils disent de serrer le bandeau, c'est qu'ils espèrent bien qu'on le serre de travers et qu'ils prendront à coup sûr celui ou celle qu'ils veulent prendre.

Dans le jeu de Colin-Maillard, il y aurait à faire une étude intéressante des caractères et des prédispositions de la jeunesse.

NOTES HISTORIQUES

La REVUE CANADIENNE, en janvier 1875, devient la propriété de MM. Oscar Dunn et F.-A. Quinn.

Le Dr PICAULT donne sa démission comme vice consul de France à Montréal, en mars 1875. Son successeur fut M. C.-O. Perrault.

BANQUE VILLEMARIE, officiers pour 1875 : MM. D.-H. Papineau, président ; J.-A. Leclerc, vice-président ; P.-A. Fauteux, caissier ; Gaspard Fauteux, ass.-caissier.

L'église d'HOCHELAGA est bâtie sur un terrain donné par MM. J. L. Léveillé, G. Prévost et Victor Hudon. Les fondations furent commencées en mai 1875 ; elle se trouve bâtie en arrière de l'ancienne chapelle. Quand elle sera terminée, elle aura deux tours ; longueur, 180 pieds ; largeur, 85 pieds. La façade est sur la rue Ontario.

J.-F. SINCENNES, fondateur de la compagnie de bateau Sincennes & McNaughton, est né à Deschambault le 7 janvier 1818. Sa famille, originaire de l'Acadie, était venue, après mille péripéties, vers la fin de l'odieuse exode de 1756, s'échouer sur les bords du Saint-Laurent. Ses parents étaient pauvres, mais par ses talents il sut s'acquérir une belle fortune.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Guillaume Tessier (\$15.00), 103, rue Beaudry ; Laurent Morin, 95, rue Plessis ; Joseph Gariépy, 299, rue Dorchester ; Joseph Laurent, 238, rue Lagache ; Donald Trudel, 214, rue St-Charles-Borromée ; Albert Gauthier, 103, rue Amherst ; Horace Belec, 27, rue Marie-Louise ; Dame Thomas Fortin, 49, rue Lusignan ; Joseph Dion, 38, rue St-Constant ; H. A. Granel, 720 rue Sanguinet ; M. Robert, 191, rue St-Christophe ; A. Lebrun, 66½ rue St-Urbain ; Michel Laforce, 174, rue Maisonneuve ; Joseph Parent, 277, rue Amherst ; F. X. St-Jean, 420, rue Drolet ; Dame C. Vaillancourt, 216½, rue Panet ; Delle Eugénie Drolet, 180, rue St-Christophe ; Delle Eva Bélanger, 273, rue Rachel ; Antoine Bussière, 204, rue Maisonneuve ; Delle Clarise Ruelle, 186, rue Beaudry ; Pierre Robillard, 59, rue Versailles ; Cléophas Chalette, 13, rue Parker ; Dame J. B. Lépine, 951, rue St-Dominique ; Honoré Bissonnette, 128, rue Amherst ; Moïse Chartrand, 162½, rue Visitation ; Dame A. Gariépy, 581, rue Sanguinet ; J. Daigneau, 869, rue Mignonne ; A. E. Payette, 1467, rue Ste-Catherine.

Québec.—Delle Léda Charland (\$25.00), 260, rue St-Olivier ; Henri D. Barry, 38, rue St-Eustache ; Dame Marshall, 12, rue Tourangeau ; P. O. Pouliot, 58, rue des Fossés ; Arthur Dugal, 72, rue Richmond ; P. P. Giguère (\$3 00), 48, rue des Fossés ; Charles Simard, 30, rue des Commissaires ; G. T. Lafrance, 15, Côte du Palais ; Cléophas Lenghen, 57, rue Ste-Claire ; Philiac Racine, 142, rue Ste-Marguerite, St-Roch.

Lévis.—F. D. Fournier, 68, rue St-Onésime.

St-Joseph (Beauce).—Joseph Jacques

Malbaie (Charlevoix).—Delle Marie Anger.

Ottawa.—J. B. E. Bédard, Département des Travaux Publics.

Trois-Rivières.—J. N. Perreault.

Acton-Vale.—Narcisse Boulay.

St-Cunégonde.—Narcisse Desjardins, 709, rue St Albert ; Delle Elzida Cloutier, 125, rue Atwater.

Pointe St-Charles.—H. Desjardins, 209, rue Centre.

Holyoke, Mass.—D. Sainte-Marie, 346, Main St.

Fall River, Mass.—Elzéor J. Héroux, 106, William St.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu SAMEDI, le 2 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Marbres au citron.—Faites dissoudre une demi livre de sucre pulvérisé dans du jus de citron et faites bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en sirop. Déposez en petits tas sur une assiette et laissez durcir dans un endroit chaud.

Filet de porc.—Quand on veut servir du filet de porc en guise d'entrée, on le découpe en tranches fines, que l'on traite comme les côtelettes panées, et l'on sert sur une purée quelconque, y compris une purée d'oignons, dite à la Soubise.

Beignets aux confitures.—Étendez de la confiture entre deux morceaux de pain à chanter, dont vous collez ensuite les bords en les mouillant. Trempez-les dans une pâte à frire faite au vin blanc, dans laquelle auront été incorporés des blancs d'œufs battus en neige. Faites frire et égouttez ensuite ; placez-les sur une plaque, poudrez de sucre fin et glacez au four ou avec une pelle rouge.

Bouchées aux huîtres.—Mettez sur la table de la pâte feuilletée, de l'épaisseur d'un pouce et demi environ. Coupez-la en rond avec un verre et mettez ces ronds à distance sur une plaque mouillée. Avec un couteau, trempé dans l'eau chaude, coupez légèrement la pâte pour former le couvercle et rayez légèrement aussi la pâte coupée, dorez à l'eau et mettez au four chaud une demi-heure. En sortant du four, enlevez le couvercle, ôtez la pâte molle restée à l'intérieur et remplacez là par un ragoût d'huîtres aux champignons, coupé en dé. Il faut deux ou trois huîtres par bouchée. Elles doivent être servies très chaudes sous une serviette.

CHOSSES ET AUTRES

—Une amusante définition cueillie dans une chronique d'Aurélien Scholl : "Voleur : Fonctionnaire qui occupe la place que d'autres convoitent et en touche les appointements à leur détriment.

—Cette année, la Baie des Chaleurs a produit deux récoltes de patates. La première semence, mise en terre le 18 avril, fut récoltée le 26 juin. La seconde fut faite le 6 juillet, et la récolte eut lieu le 5 octobre.

—M. Fondère, explorateur chargé par le gouvernement français de découvrir les sources du Niari-Quiliou (Congo français), aurait découvert ces sources et rencontré de véritables parcs à engraissement d'hommes et de femmes. On y détient, au dire de l'explorateur, des esclaves, femmes et hommes, qu'on engraisse pour les manger.

—Nouvelle application du papier annoncée par le *Petit Journal* : Les montres en papier.—On a déjà utilisé de bien des façons le papier comprimé, mais on n'avait pas encore été aussi loin. Un horloger de Dresde vient de trouver le moyen de faire une préparation spéciale. Il paraît même, cette matière étant plus facile à travailler que les métaux, qu'il est arrivé à simplifier énormément les rouages et à établir un mouvement moins susceptible de se déranger.

—Un vieux proverbe dit que la richesse ne fait pas le bonheur. Il faut croire qu'elle ne donne pas non plus la santé. Une statistique, que l'on vient d'établir d'après le relevé des décès pour l'étude de la longévité en France, montre que sur 8,240 individus des deux sexes, âgés de quatre-vingts à cent ans, au jour du décès, 418 seulement vivaient dans l'aisance, tandis que 4,000 appartenaient aux classes pauvres. Le reste, soit 3,832, occupaient une situation plus ou moins aisée.

—Jusqu'à ce jour, pour séparer le fer de ses alliages, on devait recourir à des opérations chimiques, très longues et difficiles. Or, Edison veut procéder tout autrement. Quand les minerais ont été concassés, ils tombent dans une caisse en forme de V, dont le fond possède une ouverture réglable à volonté, et au-dessous, deux puissants électro aimants sont disposés de manière à happer, au passage, les particules magnétiques. Le nouveau réparateur permet de traiter de très importantes quantités de minerais dans les meilleures conditions économiques. Ce nouveau procédé, qui n'a pas encore reçu une application industrielle, est appelé à révolutionner la métallurgie du fer.

—Nos lecteurs savent qu'un évêque du Brésil a transformé un navire en église et que cette cathédrale flottante remonte ou descend le fleuve des Amazones, s'arrêtant sur tous les points des rives du fleuve habitées par des fidèles, pour leur permettre de s'approcher des sacrements. Le gouvernement moscovite, s'inspirant de cette idée, vient de faire construire un wagon-église et un wagon-école qui circuleront sur la nouvelle ligne ferrée trans-caspienne, les voitures parfaitement aménagées voyageront d'un bout de l'année à l'autre sur la voie qui sillonne les steppes turcomanes, s'arrêtant un temps plus ou moins long dans les localités dépourvues de temples et d'écoles. Le wagon-église comporte tout ce qui est nécessaire pour la célébration des offices. Le wagon-école est divisé en plusieurs compartiments : appartement pour le maître, salle d'étude, bibliothèque, etc.

—La comtesse de Brady a écrit au sujet de l'interdiction des ivrognes, les vérités qui suivent : "Être ivrogne, c'est renoncer à exercer aucun droit dans sa patrie, c'est se démettre de la puissance paternelle, abjurer le respect filial, insulter à toutes les affections que l'on peut inspirer ; c'est dégrader la plus magnifique des créations du Tout-Puissant... La démence et l'idiotisme préservent quelquefois les ivrognes du crime et de l'échafaud... Triste et affligeante dans le jeune homme, l'ivrognerie devient hideuse dans les vieillards." Les paroles ci-dessus résument toute la position de l'ivrogne et démontrent la nécessité de protéger la société, de protéger sa famille et ses créanciers, de le protéger lui-même en l'interdisant.

AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTREAL

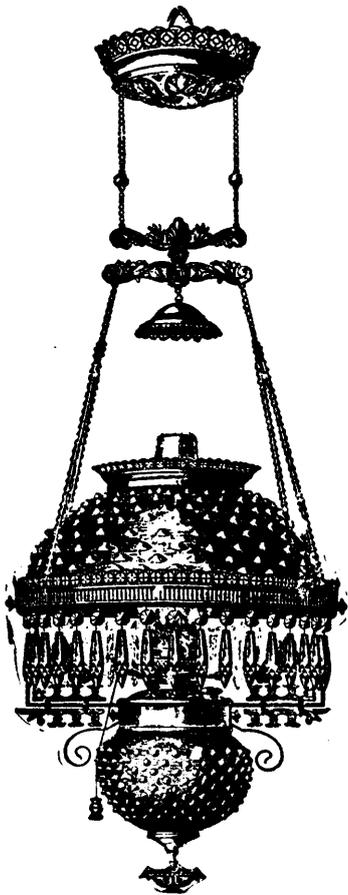
Ses lun. hs à 25 cents sont des meilleurs à Mon réal.



SPECIALITE CETTE SEMAINE

LAMPES LAMPES

A meilleur marché que jamais



Lampes à suspension depuis \$2.25
Lampes de passage depuis \$1.25
Lampes de tables depuis 15 cents

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME



Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 12, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

26355



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON,

FABRICANT, MONTREAL.



CHESTER'S CURE !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Thumes
Catharre
Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 -- rue Lagachetière, Montréal -- 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
-- boîte..... 50

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui exterme la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

28, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRESOLES--10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'artres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe. No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

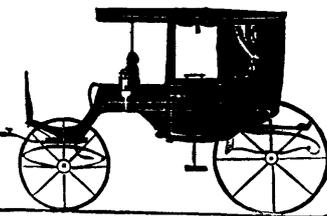
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

SIROP

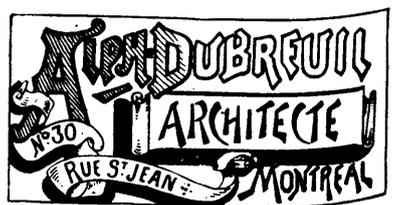
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL



SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1—Pour démangeons de toute sortes.
- Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, P.Q. Saint-Eustache.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 26 OCTOBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Le vieillard fit ce qui lui était demandé et revint vers le lit.

Mais il fit un pas en arrière et joignant les mains :

—Grand Dieu ! exclama-t-il.

Se détachant, livide et terreux, sur l'oreiller tout blanc, le visage du passager du *Medway* venait de lui apparaître.

Ce fut cependant l'impression première, car la

barbe longue et les mèches de cheveux le déconcertèrent presque aussitôt, et il murmura à mi-voix :

—Voilà une ressemblance troublante.

Le blessé sourit tristement, et appelant d'un geste le prêtre auprès de lui :

—Asseyez-vous là, près de moi, monsieur l'abbé, dit-il, ce que j'ai à vous dire est long... et je me sens bien mal.

Quand le vieillard eut pris un siège, le blessé s'empara d'une de ses mains et la serrant avec force :

—Ah ! monsieur l'abbé ! soupira-t-il.

Le prêtre sentit au cœur un grand trouble, et se pencha sur le lit : le blessé venait de prononcer ces quelques paroles avec la même intonation qu'y mettait Jacques Miquet.

—Monsieur l'abbé, fit le blessé en se relevant sur un coude et en approchant son visage de celui du prêtre, monsieur l'abbé ! ne me reconnaissez-vous donc pas ?

Le vieillard poussa un cri : puis d'une voix angoussée :

—Jacques ! Vous êtes Jacques Miquet ? dit-il. Jacques mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence, et hochant la tête dans la direction de la pièce voisine :

—Chut, dit-il, si elle entendait...

Le bon vieillard le considérait avec des larmes dans les yeux.

—Comment ! balbutia-t-il, c'est vous, mon pauvre enfant, que je retrouve en cet état, blessé, agonisant... mais que vous est-il arrivé?... Que signifient cette misère, cet abandon?... Comment êtes-vous ici ? chez votre cousin, dont vous ignoriez la présence à Colon... Ne vous êtes-vous donc plus souvenu que j'étais à l'hôpital de Colon, où vous donnait droit d'entrer votre situation d'ingénieur de la Compagnie de Panama.

Un rictus douloureux crispa le visage émacié du moribond.

—Ingénieur de la Compagnie ! murmura-t-il d'un ton amer... oui, il y a en ce moment un Jacques Miquet qui porte ce titre... celui-là exerce ces fonctions depuis le lendemain de notre débarquement... et moi, depuis le même jour, je



Qu'est-ce donc ? demanda-t-il. —Page 28, col. 3

suis ici gisant sur ce lit de douleur... et je vais mourir....

Le prêtre prit sa tête à deux mains, comme s'il eut voulu contenir son intelligence prête à fuir :

—Je ne comprends pas, balbutia-t-il... il y a là-dessous un mystère que je ne puis éclaircir.

—Ah ! monsieur l'abbé ! s'écria Jacques, mes douleurs physiques sont bien grandes, et cependant elles ne sont rien auprès des tortures morales que j'endure.

—Mon pauvre enfant, fit l'abbé Rigal en lui prenant affectueusement les mains.

Il y eut entre eux un silence, Jacques hésitant à parler, l'abbé attendant qu'il parlât.

Enfin, pour provoquer ces confidences qu'il suivait sur les lèvres du jeune homme, le vieillard demanda :

—Ce mystère, le connaissez-vous donc ?

—Oui ! sanglota Jacques, je le connais... et

c'est ce qui me tue !

En quelques mots, alors, il raconta l'attentat dont il avait été victime.

Le bon prêtre était pétrifié d'horreur et d'indignation.

—Mais il faut dénoncer le criminel à la justice ! s'écria-t-il... il faut rentrer dans vos droits ; si vous voulez, disposez de moi... j'irai trouver l'administration de la Compagnie....

Jacques étendit la main dans un geste d'énergique dénégation.

—Non, dit-il d'une voix grave ; les instants que j'ai à vivre sont comptés et, au moment de paraître devant Dieu, je ne veux pas tirer vengeance du coupable... je lui laisse le nom et la place qu'il a usurpés, car je ne veux pas que l'honneur de la famille soit atteint par la condamnation du misérable.... Puisque je dois disparaître, qu'il jouisse en paix, s'il en a le triste courage, du fruit de son crime.

—Mais, mon cher fils....

—Mon père, fit le malade avec fermeté... c'est un secret entre vous et moi... Le secret de la confession, car tout à l'heure, vousz alle donner l'absolution au mourant.

—Oh ! mon fils ! exclama l'abbé Rigal dans un élan d'admiration sincère, vous êtes un saint !... comme vous, autrefois, les martyrs pardonnaient à leurs bourreaux.

Jacques secoua la tête.

—Non, mon père, reprit-il, je ne suis pas un saint, et avant de nous quitter pour toujours, je m'en voudrais de vous laisser en cette erreur... non, je ne suis pas un saint : je suis un fils qui pense à sa mère.

Le prêtre joignit les mains.

—Votre pauvre mère ! murmura-t-il avec un accent apitoyé.

Un voile de tristesse profonde s'étendit sur le visage du moribond.

—Dieu sait que je ne crains pas la mort, dit-il ; et cependant j'ai peur de faiblir et de me sentir

lâche à la pensée de ma mère que je vais laisser seule, sans soutien, sans espoir....

Sa tête se courba sur sa poitrine et, silencieusement, deux ruisseaux de larmes coulèrent le long de ses joues.

Puis il reprit :

— C'est à elle que je pense en désirant que l'assassin demeure impuni.... la punition du criminel arrivant jusqu'à elle lui apprendrait en même temps la fin de la victime.... et c'est ce que je ne veux pas.

Le prêtre le regarda avec étonnement.

— Vous ne comprenez pas, poursuivit Jacques, vous allez comprendre.... mon père, on m'a appris dans mon enfance que la bonté de Dieu était infinie et son indulgence considérable.... qu'en toute action humaine, il considérait surtout le but poursuivi.... Est-ce vrai ?

— C'est vrai, mon enfant.

— Pardonnait-il donc à un fils coupable d'une mauvaise action pour épargner un chagrin à sa mère.

Le prêtre ne répondit pas tout d'abord, troublé par cette question.

Mais il vit peinte sur la physionomie du malheureux une telle angoisse, qu'il répliqua :

— Je crois Dieu assez miséricordieux pour pardonner.

— Alors, fit vivement Jacques, je vous demanderais, mon père, de m'aider à mentir.

L'abbé Rigal fit un geste surpris.

— Moi ! dit-il.... et à qui donc ?

— A ma mère.

Les regards surpris du vieillard prouvèrent à Jacques qu'il attendait une explication.

— Mon père, dit le jeune homme, promettez-moi de faire ce que je vais vous demander.... rassurez-vous, je ne vous demanderai rien que puisse réprouver votre conscience de prêtre ou d'homme, mais promettez-moi.... votre promesse me rendra la mort plus facile.

— Je vous promets, dit simplement l'abbé Rigal.

Le visage du moribond, un moment inquiet, se rasséréna.

— Vous irez trouver Pierre, dit-il, vous lui direz que vous savez tout, mais qu'il n'ait aucune crainte, puisque, lorsque vous le verrez, je dormirai au cimetière de Colon.

Le prêtre fit un geste pour le rassurer.

Mais Jacques lui répondit avec un sourire douloureux :

— Laissez, je pense bien là que je n'ai plus long temps à vivre.... donc, vous lui direz que je lui pardonne, à condition qu'il se rappelle ce que je lui écrivais, il y a trois mois. J'ai laissé à Paris une pauvre vieille femme avec des ressources insuffisantes, ma mère qui pleure et se désole en ce moment parce qu'elle n'a pas reçu de nouvelles de son fils.

La voix de Jacques se mouilla de larmes.

— Dites à Pierre, continua-t-il d'une voix suppliante, d'en avoir pitié ; qu'il se souvienne des soins qu'elle lui a donnés pendant son enfance, qu'elle le traitait comme son fils.... ah ! je vous en conjure, tâchez de toucher son cœur ; s'il y a encore chez lui un reste de bons sentiments, peut-être le remords le poussera-t-il à faire ce que je désire.

— Mais, que désirez-vous ? murmura le prêtre...

Et avec une hésitation visible, il ajouta :

— Vous voudriez qu'il envoyât de l'argent....

Un flot de sang monta au front de Jacques qui s'écria :

— Oh ! non, cela, jamais !.... cet argent, produit d'un crime !.... oh ! non !

— Alors ?

— Qu'il écrive à ma mère, en mon nom, qu'il lui fasse croire que je suis encore vivant.... il peut bien faire cela, n'est-ce pas ? il est actuellement à Panama ; on vous donnera son adresse au siège de la Compagnie.

— Mais, voulut objecter le prêtre....

Jacques l'interrompit et joignit les mains, suppliant :

— Je vous en conjure, dit-il, vous qui êtes si bon, partez aujourd'hui même, allez le trouver et obtenez qu'il fasse ce que je lui demande.... C'est mon testament ; je lui lègue ma mère, il est impossible qu'il refuse d'accomplir mes dernières vo-

lontés.... Puisqu'il m'a pris mon nom, il doit jouer son rôle jusqu'au bout.... et paraître bon fils, comme j'ai toujours cherché à l'être.

Le prêtre hocha la tête.

— Vous ajouterez, s'il hésitait, poursuivit le moribond avec un sourire triste, que ce ne sera pas long.... ma pauvre chère mère n'est pas bien portante. Hélas ! je ne l'aurais pas quittée si l'on m'avait offert, en France, une place suffisante. Elle ne me survivra pas bien longtemps.... l'absence la tuera.... Assurez Pierre qu'il n'aura pas là une lourde corvée.... qu'il lui écrive quelques fois.... il est très habile et saura imiter mon écriture.... que la pauvre femme ait au moins l'illusion de ma vie, jusqu'à la fin.... qu'elle s'éteigne doucement avec l'espoir de me revoir.... la nouvelle de ma mort lui porterait un coup trop terrible.

Et Jacques pleurait ; de grosses larmes coulaient sur ses joues creusées.

Les yeux de l'abbé Rigal se mouillaient d'attendrissement.

Cette abnégation du malade était navrante et le prêtre admirait, dans le fond de son cœur, cet amour filial plus fort que l'idée de la vengeance.

— Vous me chargez là, mon enfant, dit-il enfin, d'une mission bien délicate.

Jacques fixait sur lui des regards anxieux, craignant que le prêtre ne refusât.

Mais son visage se rasséréna en entendant l'abbé Rigal ajouter :

— Cependant je l'accomplirai, je vous le promets.

— Vous partirez aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Aujourd'hui.... je ne puis vous l'affirmer ; néanmoins, je ferai mon possible.... en tous cas, demain, je serai à Panama.... êtes-vous satisfait ?

Jacques lui pressa la main :

— Vous êtes le meilleur des hommes, dit-il, et si j'avais vécu, j'eusse éprouvé un grand bonheur à vous voir souvent.

L'abbé ne sut que répondre ; l'émotion l'étreignait à la gorge et il considérait le jeune homme avec un air attendri.

— Mon père, dit enfin celui-ci, je voudrais me confesser.

Avec effort, il s'était redressé de manière à approcher ses lèvres balbutiantes de l'oreille du prêtre.

Celui-ci, pour le soutenir, passa paternellement son bras derrière les épaules du blessé et écouta.

Puis Jacques reçut l'absolution.

— Maintenant, dit-il avec un soupir de soulagement et en renversant sa tête sur l'oreiller, Dieu peut m'appeler à lui, je suis prêt.

Le bon abbé s'efforça de sourire.

— Je crois, mon jeune ami, dit-il, que vous exagérez votre mal.... Vous avez meilleure mine que lorsque je suis arrivé.

— C'est le contentement, mon père, répondit Jacques.

Le prêtre se leva pour partir.

— Mais, dit-il, et cette femme qui vous soigne... ?

— La femme de Pierre.... Une martyre, monsieur l'abbé.

— Qu'allez-vous faire ? Voulez-vous que je la prévienne ?

Jacques secoua la tête.

— Non, dit-il, laissez-moi ce soin.

— Je reviendrai vous voir demain, dit l'abbé Rigal, ou après demain ; c'est selon le jour où j'irai à Panama.

Jacques sourit tristement :

— Demain, dit-il, j'aurai cessé de souffrir.

— A moins que Dieu juge nécessaire que vous viviez, riposta gravement le prêtre.

Et il sortit.

En traversant la pièce voisine, il aperçut Dolorès, à genoux dans un coin devant une petite madone de marbre que supportait une tablette de bois accrochée au mur.

La pauvre femme, les mains angoisseusement croisées et le visage inondé de larmes, suppliait Dieu de sauver celui qu'elle croyait être son mari.

En entendant les pas du prêtre, elle se leva précipitamment et, courant à lui :

— Eh bien ! mon père, demanda-t-elle en tremblant, pensez-vous que vraiment mon mari ?....

Elle ne put achever, les sanglots l'étouffaient.

— Celui qui est là-haut, répondit gravement l'abbé Rigal en levant la main vers le ciel, est seul maître de nos destinées. S'il lui plaît de rappeler à lui M. Miquet, il faut puiser de la résignation dans votre âme chrétienne.

La tête basse, le cœur navré, elle accompagna le prêtre jusqu'à la porte ; puis elle rentra vivement dans la chambre, craignant que ce long entretien avec l'abbé Rigal n'eût fatigué le malade.

Grande fut sa surprise, au contraire, en lui voyant meilleure mine ; le visage paraissait calme et reposé, l'œil était moins fiévreux ; les lèvres, que la maladie avaient pâlies, étaient un peu colorées.

Pour la première fois qu'il était dans ce lit, il sembla au malade qu'il avait faim et cet aveu lui échappa.

La jeune femme poussa un soupir, il n'y avait dans la maison que du bouillon et un peu de pain.

Tout à coup, un objet brillant déposé sur la table, attira son attention.

— Une pièce d'or ! exclama-t-elle, toute surprise.

Jacques s'écria que c'était là une délicate charité de l'abbé Rigal.

— Prenez, dit-il, c'est évidemment ce bon prêtre qui l'a mise là.... C'est une aumône qui ne me répugne pas et que j'accepte humblement.

Dolorès le regarda, étonnée de ce langage auquel elle n'était point habituée ; et, intérieurement, elle bénit l'intervention de l'abbé dont la parole sainte avait ainsi changé le cœur de celui qu'elle croyait son mari.

Muette, elle prit la pièce et sortit.

Pendant son absence, Jacques se prit à réfléchir : croyant mourir, ses pensées étaient allées à sa mère, exclusivement ; il avait oublié sa situation dans la maison de Pierre. Mais, avec le retour de ses forces, son intelligence redevenait lucide et il comprenait qu'il ne pouvait laisser plus longtemps dans l'erreur la femme de son cousin.

Certes, c'était là un coup affreux qu'il allait lui porter ; la sollicitude avec laquelle elle l'avait veillé et soigné depuis plusieurs semaines, prouvait surabondamment l'affection dont son cœur était plein pour le misérable auquel son existence était liée.

— Pauvre femme ! pensait-il tout haut, en la voyant qui allait et venait par la pièce, disposant sur une table, près de son lit, les menues provisions qu'elle était allée chercher.

Elle lui jeta un regard ému.

Il y avait longtemps qu'une parole affectueuse n'était sortie de la bouche de son mari.... Oh oui ! bien longtemps ! Cela remontait aux premiers mois de leur mariage.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, si c'était le retour du bonheur.

Elle s'était assise à son chevet, mangeant du bout des dents, répugnant à distraire une part, si petite fût-elle, de ces provisions que la générosité de l'abbé Rigal lui avait permis d'acheter. Jacques, au contraire, dévorait avec cette satisfaction brutale du malade qui se sent renaître.

De temps en temps, il levait les yeux vers elle, peiné de constater dans ses regards l'éclair joyeux qu'y mettait la transformation physique et morale de son mari.

Et cette joie arrêtait sur les lèvres de Jacques la confiance qu'il allait lui faire.

La table desservie, la jeune femme s'était assise en face du lit et se mit à broder.

— Combien rapporte ce travail ? demanda Jacques.

— Une demi piastre environ par jour, répondit-elle, étonnée de cette question ; aussi bien qu'elle, son mari ne savait-il pas ce qu'elle pouvait gagner ?

— Et vous pouvez vivre avec cela ?

La jeune femme tressaillit, se sentant envahir peu à peu par une sensation étrange de peur ; elle garda le silence.

— Alors, fit brusquement Jacques en la fixant droit dans les yeux, vous êtes la femme de Pierre ?

Dolorès poussa un cri d'angoisse et son ouvrage lui échappa des mains.

Son mari était-il devenue fou ? ou bien la fièvre s'emparait-elle de nouveau de son cerveau affaibli ?

Puis, soudain, un doute bizarre la saisit, qui

l'étreignit au cœur et fit battre ses tempes avec violence... Les yeux du malade, dont l'expression étrange l'avait plusieurs fois inquiétée, ces yeux ne lui semblaient pas, en ce moment, être ceux de son mari.

—Allons, murmura-t-elle, en passant fébrilement les mains sur son front comme pour en chasser les idées qui l'obsédaient, allons ! est-ce que je deviens folle ?...

Et faisant appel à toute son énergie pour reconquérir un peu de sang-froid, elle se leva :

—Voyons, Pierre, fit-elle avec l'accent de la prière, ne parle plus, repose-toi, tu te fatigues...

Comme elle achevait ces mots, le visage du malade prit soudain une expression effrayante : un flot de sang lui monta aux joues, ses yeux s'agrandirent demesurément, sa bouche se tordit et il s'écria d'une voix rauque :

—Mon cousin !... Mon cousin !...

Puis il se renversa en arrière et demura immobile.

IX.—OU DOLORÈS SE RETROUVE FACE A FACE AVEC PIERRE

—Eh bien ! demanda Dolorès à la voisine qui rentrait, seule ! vous êtes seule !... et le docteur ?

—Le docteur a répondu comme cela qu'on le dérangeait beaucoup trop souvent, qu'il avait fait au moins vingt visites, ce qui, à deux piastres la visite, donne un total de quarante piastres... si vous voulez qu'il continue ses soins, il faut lui payer d'abord cet arriéré.

—Mon Dieu ! exclama Dolorès, que faire ? Je n'ai plus d'argent et cependant je ne puis le laisser mourir faute de soins.

Le malade était revenu à lui, mais il paraissait de plus en plus faible ; il avait des frissons.

C'était la fièvre, maintenant, une fièvre intense qui succédait au calme passager pendant la présence de l'abbé Rigal ; de temps à autre, les lèvres du malheureux s'entr'ouvraient laissant s'échapper des paroles incohérentes et sans suite.

Et Dolorès considérait ce pauvre visage convulsionné par la souffrance ; et l'impuissance en laquelle elle se trouvait de lui porter quelque soulagement faisait couler le long de ses joues deux larmes silencieuses.

Ses regards tombèrent sur la menue monnaie qui restait de la pièce d'or laissée par le prêtre.

—Si je portais cela au médecin, dit-elle.

Mais la voisine l'en dissuada.

—C'est un homme dur, fit-elle, qui après avoir empoché sans scrupule ces quelques piastres, vous dira que c'est là un à-compte ridicule et qu'il ira voir votre mari quand vous l'aurez payé intégralement.

—Mon Dieu ! s'écria Dolorès, secourez-moi !

Et elle levait les yeux au ciel dans un élan de fervente prière.

Comme si Dieu, ému de cette grande douleur, eût entendu la malheureuse femme, une lumière se fit soudain dans son cerveau ; elle songea à ce cousin de Pierre, à cet ingénieur qui était installé à Panama.

Si elle allait le trouver ; c'était peut-être un bon cœur ; en tout cas il avait conservé dans sa mémoire le souvenir de Pierre, puisqu'il lui avait écrit pour lui annoncer son arrivée dans l'isthme, et puis, entre gens de la même famille, on doit s'entraider, et quand bien même ce Jacques Miquet aurait contre son cousin quelque grief, sa rancune s'évanouirait devant la triste situation de son cousin.

Et elle s'étonna que cette pensée ne lui fût pas venue plus tôt... car c'était à Panama que se trouvait le salut.

Elle fit part de ses espérances à sa voisine qui promit de demeurer, jusqu'à son retour, au chevet du malade, et elle partit.

Trois heures après, elle sortait des bureaux de la Compagnie où un employé lui avaient donné l'adresse de M. Jacques Miquet, et hâtivement, elle se dirigeait vers le domicile de l'ingénieur.

A cette heure, celui-ci devait faire la sieste ; la pauvre femme était donc certaine de le rencontrer chez lui et, cependant, en frappant à la porte, elle tremblait d'apprendre qu'il était sorti.

Aussi un profond soupir de soulagement s'échappa-t-il de sa poitrine lorsque le Chinois qui servait de domestique à l'ingénieur lui eut répondu que son maître était chez lui.

Sans attendre d'être annoncée, elle suivit le domestique sur les talons et arriva en même temps que lui dans la salle à manger où se trouvait l'ingénieur.

Celui-ci venait de terminer son déjeuner : nonchalamment étendu dans un *rocking-chair*, il dégustait une tasse de moka odorant en fumant un excellent cigare.

A la vue de Dolorès, il ne fit pas un mouvement, figé sur son siège par une épouvantable angoisse qu'une sueur glacée trahit seule ; ses dents se crispèrent et ses mains se cramponnèrent aux bras de son fauteuil.

Par un instinct miraculeux, il abaissa les paupières en sorte que la terreur peinte dans ses yeux passa inaperçue.

Et pendant quelque secondes, il se sentit perdu, attendant qu'une exclamation lui apprît qu'il venait d'être reconnu.

Mais, de son côté, la jeune femme était très émue, son cœur battait avec force et sa vue était obscurcie par les larmes.

Toute troublée, elle n'osait point regarder en face cet homme dont elle venait implorer la pitié ; elle se demandait avec découragement, maintenant qu'elle était devant lui, s'il ne la prendrait point pour une aventurière.

Etonné de ce silence, l'ingénieur se risqua à ouvrir les yeux et l'attitude humiliée de Dolorès lui enleva un poids énorme de dessus la poitrine.

Instantanément, il reconquit tout son aplomb ; tirant son mouchoir, il s'épongea le front avec désinvolture, se carra dans son fauteuil, la tête renversée en arrière, dans une attitude de bien-être extrême, s'entourant à dessein d'épais nuages de fumée.

En commédien consommé, il ne négligeait aucun détail, si petit fût-il.

—Pardon... monsieur... murmura enfin Dolorès qui tenait toujours ses yeux baissés ; pardon de vous venir déranger. Je suis madame Miquet, la femme de votre cousin Pierre, auquel vous avez écrit, il y a quelque temps, pour lui annoncer votre arrivée à Colon.

Le misérable s'imagina que tout avait marché selon ses souhaits, que le cadavre défiguré de son cousin avait été pris pour le sien, grâce aux habits dont il l'avait vêtu, et que Dolorès, sans ressource aucune, avait recouru à sa générosité.

Cette persuasion lui rendit tout son aplomb et il demanda en déguisant sa voix :

—J'avais écrit à votre mari, ma cousine, ne sachant guère en quel endroit ma lettre le rencontrerait... mais comment se fait-il que ce soit vous, et non lui, qui me veniez voir ?

En entendant l'ingénieur l'appeler "ma cousine", Dolorès sentit soudain disparaître toutes les appréhensions qu'elle avait conçues relativement aux dispositions dans lesquelles elle trouverait le cousin de Pierre.

—Hélas ! dit-elle en pleurant, il y a deux mois que mon mari est dans son lit, entre la vie et la mort.

L'assassin ne put retenir un violent haut-le-cœur.

Avait-il bien entendu ? cette femme ne venait-elle pas de dire ?...

Mais alors, si Jacques n'était pas mort sur le coup, il avait parlé et, d'un moment à l'autre, il allait voir sa victime se dresser devant lui demandant vengeance.

Perdu !... il était perdu ! en dépit de toute sa ruse, de toute son audace, il lui fallait renoncer à cette position superbe qu'il avait conquise, à cet avenir magnifique qu'il s'était préparé.

Mais, malgré son abattement, il comprit qu'il serait imprudent de garder le silence plus longtemps et il demanda en machonnant nerveusement ses paroles :

—De quel mal souffre-t-il donc ?... quelque fièvre paludéenne sans doute !

—Non, répliqua-t-elle, mon pauvre mari a été victime d'un meurtre.

—Un meurtre ! s'écria le misérable qui hale-tait.

Et, avide de savoir comment s'était opéré, contre toute prévision, ce sauvetage miraculeux, il eut la force d'ajouter :

—Parlez, donnez-moi quelques détails.

Dolorès, dans sa confiance naïve, le crut ému par une profonde et sincère pitié ; elle lui fit simplement le récit de sa lugubre découverte sur le bord du Warf et lui dit toutes les angoisses, toutes les désespérances qu'elle avait eues pendant ses longues et terribles semaines.

—Et maintenant, ajouta-t-elle en pleurant, le médecin refuse de venir parce que je n'ai pas de quoi payer les visites qu'il a déjà faites.

Pendant qu'elle parlait, Pierre les sourcils froncés et les paupières mi closes, réfléchissait ; dans tout ce que lui avait dit Dolorès, une chose demeurait obscure et incompréhensible : c'était le silence de Jacques à son égard.

Comment son cousin n'avait-il pas parlé ? Pourquoi ne s'était-il pas fait reconnaître.

Peut-être n'avait-il pas repris connaissance...

—Alors, demanda-t-il, ce pauvre Pierre est très mal.

Et il avait dans sa voix un tremblement d'anxiété auquel Dolorès se méprit.

—Oui, dit-elle, très mal ; hier il ne me reconnaissait pas... il était incapable de prononcer une parole.

—Hier, répéta Pierre... et aujourd'hui ?

—Ce matin, la raison lui est revenue subitement et il a pu me dire d'aller chercher un prêtre.

Un léger frisson secoua le misérable.

—C'est tout ce qu'il a dit ?

—Oui, tout, hélas !

—Et vous savez s'il a eu la force de se confesser ?

La pauvre femme qui attribuait toutes ses questions à l'intérêt répondit :

—Heureusement que Dieu lui a envoyé cette force... le prêtre a pu lui donner l'absolution.

Une pâleur livide envahit le visage de l'assassin : Jacques s'était confessé ; qu'avait-il dit dans sa confession ? n'avait-il pas chargé le prêtre d'une mission de vengeance ?

Et, en songeant à cela, l'idée d'un crime nouveau lui passa par la tête.

Cessant d'être maître de lui, il se leva brusquement.

—Comment s'appelle ce prêtre ? fit-il.

—L'abbé Rigal, répondit Dolorès, un peu étonnée de la vivacité avec laquelle était posée cette question.

Pierre se rassit ; il se rappelait avoir lu ce nom dans la lettre que Jacques écrivait à sa mère et cette circonstance de l'amitié qui liait le confesseur à la victime, augmenta davantage encore l'appréhension du criminel.

Dolorès poursuivit :

—C'est même grâce à ce bon prêtre que j'ai pu venir de Colon à Panama ; il avait, en s'en allant, laissé une pièce d'or sur la table ; sans cela, mon pauvre Pierre fût mort faute des soins que nécessitait son état.

Le faux ingénieur dit d'un ton brusque :

—Vous avez eu tort d'agir ainsi... il fallait porter cet argent au médecin.

Elle répliqua avec découragement :

—Nous lui en devons dix fois autant ; il ne serait pas venu.

Pierre ne répliqua rien, il songeait à ce que venait de dire Dolorès "mon pauvre Pierre fût mort faute de soins" ; donc si les soins indispensables lui manquaient, le malade mourrait.

Mais alors, c'était une solution cela et si Jacques disparaissait maintenant, il n'y avait que demi-mal qu'il n'eût point expiré sur le coup.

L'important était qu'il eût gardé vis-à-vis du prêtre le même silence qu'il avait conservé vis-à-vis de Dolorès.

Celle-ci attendait, toute surprise de trouver si peu accueillant ce cousin dont l'attitude et le langage lui avaient, tout d'abord, paru affectueux ; elle n'osait plus avouer le but de sa démarche.

Et puis, vraiment, était-il bien nécessaire qu'elle précisât ? ne venait-elle point de dire qu'elle était sans ressources et son récit n'était-il pas assez clair pour que le cousin eût compris ?

S'il ne comprenait pas, c'est qu'il ne voulait pas lui venir en aide, et, de son cœur à ses lèvres,

montaient d'ardentes prières, d'humbles supplications. Mais sa fierté résistait et lui refoulait dans la gorge les mots qu'elle allait prononcer.

Enfin, Pierre avait trouvé le plan qu'il cherchait ; il se redressa à demi et, tout en mâchonnant son cigare d'un air suprêmement impertinent :

—Comment se fait-il, madame, qu'aujourd'hui seulement vous veniez me trouver... il y a près de deux mois que je suis à Panama... vous me permettez de trouver étrange cette longue abstention !

Ce mot "madame" tomba, lourd comme une pierre, sur le cœur de la pauvre femme.

—Mon mari, balbutia-t-elle, m'avait défendu, je ne sais pour qu'elle cause, de prononcer votre nom.

L'assassin hocha la tête d'un air de menace, en grommelant :

—Entre nous, il avait raison ; car si j'avais pardonné, je n'avais pas oublié...

La pauvre femme, devinant dans ces paroles une allusion à quelque vilaine action de son mari, joignit les mains et murmura suppliante :

—Il a mauvais caractère... mais le fond est bon chez lui, il ne faut pas lui tenir rigueur de ce qu'il a pu faire autrefois... s'il a eu des torts, il les a bien expiés, allez... si vous saviez comme il a été malheureux... il vous racontera tout cela, quand il sera revenu à la santé, car, n'est-ce pas, vous ne serez pas impitoyable, n'est-ce pas !

Pierre écoutait froidement cet ardent plaidoyer en sa faveur, sans qu'une seule fibre de son être tressaillit en entendant sa femme l'excuser avec tant d'affection.

—Bref, demanda-t-il brusquement, que voulez-vous, madame ?

Dolorès se prit à sangloter.

—Monsieur, gémit-elle, il va mourir !... si vous ne nous venez pas en aide, je n'arriverai pas à le sauver.

Puis se tordant les mains avec désespoir :

—Qui sait, ajouta-t-elle, si je ne vous importune pas inutilement de mes larmes et de mes prières ? Je le trouverai peut-être mort, en rentrant à Colon.

Une lueur de sinistre joie passa dans les yeux de l'assassin.

Si la pauvre femme pouvait dire vrai !

Ah ! que le démon le débarrassât seulement de Jacques, il trouverait bien moyen, lui, de réduire l'abbé Rigal au silence, si, avant de descendre dans la tombe, la victime avait nommé son meurtrier.

Cependant Dolorès, le front courbé, les épaules ploquées, tendant vers lui des mains suppliante :

—Sauvez-le, gémissait-elle, sauvez-le !

—Eh ! s'écria-t-il sur un ton de franchise brutale, pardonnez-moi la peine que je vais vous causer en parlant ainsi ; mais croyez-vous que si mon cousin mourait, ce serait une grande perte ? La malheureuse, frappée au cœur par ces dures paroles, se redressa et, pour la première fois depuis qu'elle était là, regardait l'homme en présence duquel elle se trouvait.

Elle fut frappée de la ressemblance que cet homme avait avec son mari.

—Oui, continua l'autre d'un ton grave et attristé, j'ai pris des renseignements sur Pierre... l'exil ne l'a pas changé ; il est resté sur le nouveau continent ce qu'il était sur l'ancien, c'est-à-dire un être sans cœur et sans morale, laissant derrière lui, partout où il passait, la réputation d'un redoutable chenapan.

Dolorès poussa un sourd gémissement.

—Pardonnez lui, fit-elle au milieu de ses larmes... pardonnez-lui... C'est mon mari et mon devoir est de le sauver.

En disant cela, l'infortunée se traînait presque aux pieds de l'ingénieur.

—Mais comprenez-moi donc, monsieur... Si vous me refusez ce secours que j'implore, mon mari mourra... vous m'entendez, il mourra... et c'est vous qui l'aurez tué...

A ces derniers mots qui s'appliquaient si justement à lui, l'assassin tressaillit.

—Allons, madame, fit-il, vous abusez de ma patience... j'ai autre chose à faire que d'écouter ces histoires inventées à plaisir ; je vous prie de me laisser.

Et, l'écartant de la main, il se dirigea vers la porte.

La jeune femme tomba à genoux, et étendant les bras pour lui barrer le chemin :

—Pour l'amour de Dieu, fit-elle dans un gémissement où l'on sentait toute la douleur dont son être tressaillait, pour l'amour de Dieu ? ne soyez pas impitoyable... Tenez, vous avez raison... oui, tout vous autorise à douter de ma sincérité... Après tout, vous ne me connaissez pas ; je puis être une aventurière, une misérable venue ici pour exploiter indignement votre charité... Hélas ! Pierre a tout fait pour légitimer vos soupçons... mais, venez avec moi à Colon, vous verrez mon mari sur son lit... et vous ne pourrez plus douter... Il n'a plus le souffle, le malheureux ; votre présence adoucira peut-être ses souffrances... il vous reconnaîtra...

Elle se tut un moment, étranglée par ses sanglots.

Puis d'une voix pleine d'énergie elle ajouta :

—Vous comprenez bien, je suis sa femme, je l'aime... mon devoir est de le sauver... je ne veux pas qu'il meure !

Cette résistance, et surtout ces derniers mots, jetèrent l'assassin hors de lui.

Aller à Colon et se trouver en présence de sa victime ! il n'aurait plus manqué que cela.

Le sang lui monta à la tête, empourprant son visage, gonflant les veines de son cou, ensanglantant ses yeux, et emporté par un irrésistible accès de colère, il se précipita, le poing levé, sur la malheureuse.

—Sortez d'ici, hurla-t-il, sortez !... Faut-il que je vous pousse dehors !

Il avait oublié toute prudence et, durant quelques secondes, cessant de jouer son rôle, il avait laissé glisser de son visage le masque qu'il avait su y maintenir si habilement depuis le commencement de cet entretien.

Cette voix qu'il avait cessé de déguiser, cette voix, Dolorès en reconnut les accents.

Elle avait si souvent entendu, durant sa vie malheureuse, les éclats de cette mauvaise colère, lorsqu'elle se permettait de reprocher à son mari d'aller jouer le peu d'argent qu'ils avaient.

Et elle ne put se méprendre à l'éclair terrible qui avait jailli de ces yeux d'un bleu d'acier, durs et méchants, que les paupières ne voilaient plus.

Alors, brusquement, lui revinrent en mémoire les angoisses qui l'avaient torturée, durant les longues semaines qu'elle avait veillé ce malheureux, là-bas sur son lit de douleur, les doutes qui l'avaient assaillie, alors qu'elle considérait ce pauvre visage de moribond, amaigri par le jeûne, enflammé par la fièvre, et elle se dit que ses angoisses étaient légitimes, que ses doutes étaient fondés.

Elle se redressa, étendit la main et s'écria d'une voix rauque :

—Pierre ! c'est toi !

A cette brusque apostrophe, le misérable pâlit et recula.

—Oui, poursuivit Dolorès, c'est toi qui joues une horrible comédie... Dans quel but ? je l'ignore... Mais, je te reconnais bien, va.

Un moment, il fut sur le point de se jeter sur elle et de l'étrangler ; mais avec une force de volonté surprenante, il se contint, reconquit son sang-froid et répliqua, en croisant les bras sur sa poitrine :

—Vous êtes folle ! madame ; vous ne savez ce que vous dites !

Mais dans l'esprit de Dolorès, la lumière venait de se faire et les méandres du plan ténébreux de Pierre lui apparaissaient maintenant avec une clarté surprenante.

—Oui, reprit-elle d'une voix sifflante, c'est bien toi que je retrouve sous le nom de ton cousin, revêtu de ses dépouilles !... Oh ! Pierre ! tu as commis un crime épouvantable ! Pierre ! c'est toi qui as assassiné ton cousin, et c'est Jacques qui rend en ce moment le dernier soupir dans notre pauvre maison.

Pour la seconde fois, le misérable songea à se débarrasser de Dolorès ; un voile de sang passa devant ses yeux et ses doigts se crispèrent dans un mouvement d'étranglement.

Cependant, il réussit encore à se contenir.

—Vous divaguez, madame, dit-il d'un ton sarcastique, en s'efforçant de reprendre la voix impertinente qu'il avait tout à l'heure.

Mais la jeune femme, en proie à une exaltation croissante, s'écria :

—C'est toi !... Je te dis que c'est toi !

—Sortez ! hurlait Pierre, sortez ! Vous êtes folle !

Elle eut un geste égaré, prit son front à deux mains et se mit à gémir.

—Folle ! Oh ! oui, cela me rend folle de te voir là, devant moi, toi, un assassin, toi, un misérable, et de me dire que je suis ta femme, que mon existence est liée à la tienne, que...

Elle n'acheva pas et, jetant les bras vers lui, elle s'écria d'une voix qui n'avait rien d'humain :

—Assassin !... Assassin !...

Pierre se rua sur elle, l'empoigna à la gorge et, de ces mêmes doigts dont il avait étranglé Jacques, il tenta de l'étrangler.

Mais, d'un mouvement brusque, elle détourna la tête et le mordit si cruellement au poignet qu'il poussa un cri de douleur et lâcha prise.

Cela lui sauva la vie et en même temps rendit à Pierre tout son calme.

Heureusement pour lui, car Dolorès venait à peine de se relever, qu'attiré par le bruit de la lutte, le domestique entra.

L'assassin, debout, dans une attitude indifférente, s'efforçait de rouler une cigarette entre ses doigts tremblants.

Debout, également, mais séparée de son mari par toute la largeur de la table, la malheureuse se tenait silencieuse.

Au regard interrogateur du domestique, elle allait répondre.

Pierre lui lança un coup d'œil qui la fit frémir et elle se tut.

Frémissante et silencieuse, elle essuya ses larmes.

Le domestique attendait que son maître eût parlé pour savoir ce que signifiait ce cri qu'il avait entendu.

Pierre connaissait bien sa femme.

Il comprit à son attitude qu'il avait dompté sa révolte ; il croyait être sûr maintenant qu'elle ne le dénoncerait pas.

Cependant le domestique attendait toujours.

—Accompagnez madame jusqu'à la porte, dit-il froidement.

Dolorès sortit, les jambes molles, la tête en feu.

—Folle ! balbutia-t-elle en prenant toute tremblante le chemin de la gare, il a dit que j'étais folle !... Le serais-je devenue vraiment ?

Elle doutait de ce que ses yeux avaient vu, de ce que ses oreilles avaient entendu.

Tout à coup, elle poussa un vibrant éclat de rire.

—Folle ! répéta-t-elle à haute voix, folle ! Elle s'arrêta, et prenant sa tête à deux mains :

—Est-ce Pierre ? ajouta-t-elle... est-ce Jacques ?

Lequel est mon mari ?

Déjà, surpris de son attitude singulière, plusieurs passants s'étaient arrêtés et la regardait curieusement.

—Voilà une malheureuse qui a attrapé une insolation, fit une voix.

—Il faut la mener à la police, fit une autre.

L'infortunée jetait autour d'elle des regards hébétés.

—Bonjour, Pierre, fit-elle à l'un de ceux qui l'entouraient.

Puis, à un autre :

—Bonjour, Jacques.

En ce moment, un homme de haute stature, à l'allure militaire passait.

Voyant un rassemblement, il s'approcha.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

—Oh ! rien, lui répondit-on, c'est une folle.

Dans le regard du nouveau venu, une lueur de pitié s'alluma.

—Pauvre femme, murmura-t-il.

Puis, appelant un agent de police, qui se promenait de long en large, à quelques pas de là :

—Conduisez cette infortunée à la maison de police, commanda-t-il, et dites que c'est moi qui l'envoie ; je suis le général Mendès y Tendura.

(A suivre)

M. F. a publié Cambodja mission émaillé entraî le récit idée de Il f passag paru c sentie un vil que la en loir boue q ou bie monst sous le " La Ils de nant, l nuit, s vais e. de sapi De vo les boi tagne. avant Il fu rais ur le ralli quand Puis E " D. veulen doute Seulen vieux parten Regarc crosse la grâc Si voi Nam a —O Annan pas F beaucc ehine, L'es. en deu monde de café sépara matin. Dix vées ; ment c jusqu'à où, par gnifiqu de foré yeux. dus. tallé la table d en sur colline, cuit. mes en quatre parmi balle c " Il Troi de la v me de Nou temps, me sen de tout cri gut beauco Ancun " De verron